

NOUVELLES

C'EST PAS MOI, C'EST DIEU !

JACQUES BLANCHART



Du même auteur

Souvenirs Imaginaires

Editions Publibook, 2005

Destins Imaginaires

Editions Publibook, 2008

Dieu est né dans ma vallée

Editions-68, 2009

Traits de Trets

Editions-68, 2009

Les aventures du Commissaire Tantau

Contre-Pouvoir

Editions-68, 2011

Copie Conforme

Atramenta, 2012

La Nouvelle Alliance

(À venir)

Dialogues avec Dieu

Série 1 : C'est Dieu qui a commencé

Atramenta, 2012

© 2012 – Jacques Blanchart

Publication : Octobre 2012, via :

Atramenta

Näsijärvenkatu 3 B 50, 33200 Tampere,
FINLANDE

Cet ebook est gratuit.
Vous pouvez commander le libre broché sur
Atramenta .

Ce ebook est publié sous licence
Creative Commons BY-NC-ND
<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/deed.fr>

www.atramenta.net

Je remercie Piero Tonin de m'avoir une fois de plus autorisé à utiliser un de ses dessins. Merci aussi à lui d'avoir bien voulu le personnaliser.

www.pierotonin.com

Je remercie tous les membres d'Atramenta qui ont lu, commenté, corrigé ces textes. Sans eux, ceci ne serait qu'un foutoir bourré de coquilles.

www.atramenta.net

Mes dialogues avec Dieu

J'ai toujours cru -de bonne foi- que Dieu n'existait pas.

Pourtant, si j'en crois le témoignage du premier recueil (« C'est Dieu qui a commencé », Atramenta, 2012), il est bien là.

Toute cette histoire a commencé il y a quelques mois quand, dans un moment de colère, je l'ai appelé pour lui dire ses quatre vérités. En fait, c'était juste comme ça, un cri en l'air, comme celui d'Ajax, naufragé sur une île et maudissant les dieux.

Sauf que Dieu, lui, est venu, attiré par mes cris et l'arôme de mon café.

Alors, nos dialogues ont commencé.

Je les ai transcrits dans un premier recueil pour porter témoignage aux générations futures de ce que Dieu n'existe pas. Enfin, pas celui auquel croient des millions d'ignorants.

Après cette première compilation, il a disparu.

Pendant des semaines, plus la moindre visite.

Je me croyais enfin à l'abri de visions qui auraient fait le vrai bonheur de Thérèse d'Avila ou de Catherine de Sienne.

Et puis, paf !

Il est revenu en sifflotant.

J'ai dû reprendre ma plume.



1. Dieu existe-t-il ?

Je me suis peu à peu résigné à son absence. Dieu ne vient plus. Cela fait trois mois au moins.

Ma réserve d'arabica, de calissons et de rosé de la cave du Lou Bassaquet ne s'en porte pas plus mal. Mais moi, j'ai beau savoir que Dieu n'existe pas, il me manque.

Un jour, des amis sont venus me voir. Ils ont senti mon désarroi (c'est ça, des amis) et ne savaient pas quoi faire pour me tirer d'une mini-déprime insidieuse.

Ils m'ont parlé de Dieu, d'âme, de spiritualité et toutes ces sortes de choses auxquelles je ne crois pas.

Un matin, nous sommes allés à la librairie du coin pour acheter quelques revues, des mots croisés de Niveau 1 et des SudoCul (ça ne s'écrit pas comme ça ?) pour pré-adolescents régressifs.

Moi, j'ai acheté le Closer n° 370 (vous savez, cette revue People que personne n'achète mais que tout le monde lit) car j'avais été interpellé par un article sur la double vie de Johnny Depp et surtout un autre intitulé « A qui sont ces fesses ? ».

Mon ami, éminent spécialiste en urologie

(voir « Dieu et Robert Lamoureux » publié dans le premier opus « C'est Dieu qui a commencé », publié sur Atramenta au prix éminemment modique de 7,90 euros), mon ami, donc, sort de la librairie, une revue à la main et un sourire triomphant sur le visage. Arrivé près de moi, il me tend la revue.

C'est « Le Point » : revue de 123 pages requérant un QI de 250, ne serait-ce que pour en comprendre l'éditorial... et vendu 2,333 fois plus cher que mon Closer favori.

Avec en couverture, un titre accrocheur :

« Y A-T-IL UN DIEU ? »

Ouf, ça m'a atomisé le plexus.

Y a-t-il un Dieu ?

Bien sûr que non. Quelle question ! Pourquoi faut-il que cette honorable mais dispendieuse revue pose encore le problème ?

On rentre à la maison. On s'étend lascivement sur des transats en tek venu d'un commerce équitable mais tek coupé quand même. C'est un truc qui m'a toujours frappé, ça. On vous bourre le mou avec des choses qui font l'objet d'un commerce équitable dans le cadre d'un développement durable etc... mais l'arbre qui a été coupé, il en pense quoi, lui ? Je digresse, ça, c'est déjà une autre histoire.

On s'étend donc lascivement, entourés de belles femmes, chacun sa revue à la main et

dans l'autre, un verre de ce rosé d'ici qui gouleye dans le pharynx comme un ruisseau des Alpes qui chante la fraîcheur des soirées de printemps. Oui, il m'arrive d'avoir des moments de poésie champêtre. Mon ami s'esclaffe à la lecture d'un délire à propos de l' « impact du divin sur notre matière grise » tandis que je m'extasie secrètement à la vue du corps parfait et joliment dénudé de Melissa Theuriau.

Nous passons ainsi quelques heures ensemble, mes amis s'en vont me laissant seul avec Le Point et mon horoscope amoureux dans Closer.

La curiosité est trop forte.

J'ouvre Le Point et je tombe sur un article intitulé : « Dieu est incompréhensible ». L'auteur, un philosophe connu, explique que « vouloir démontrer Dieu relève de la pornographie ». Cela me surprend un peu car j'assimile plus volontiers la pornographie aux ébats volcaniques de Zhara Whites dans « Rêves de Cuir » et qui a décroché le très convoité Hot d'Or (qu'on peut assimiler au Molière des soupirs érotiques) qu'aux élucubrations cérébrales d'un intellectuel qui ne vit qu'avec son tronc.

Quand j'entends tout à coup une voix derrière moi.

— Qu'est-ce que c'est, cette ânerie ?

C'est lui.

C'est Dieu. Mon Dieu, mon Dieu à moi.
Qui n'existe pas mais qui vide
régulièrement mon frigo.
Et qui m'a oublié depuis des mois.
— Dieu ! dis-je avec un trémolo dans la
voix.
Je me retourne. Dieu est vraiment de
retour. En chair et en os (c'est une image).
J'en ai les larmes aux yeux.
— Tu lis ça, toi ? me demande-t-il
rageusement.
Et il montre Le Point.
Il me l'arrache des mains.
Devient pâle quand il lit le titre.
Oui, Dieu peut pâlir. Comment être plus
pâle que son péplum qui est déjà plus blanc
que blanc ? On demandera à Coluche
quand on ira le voir là-haut.
Il feuillette la chose rageusement.
Sursaute quand il lit : « Dieu fait la paix
avec la science ».
Éructe quand il voit : « le Créateur est une
souris de laboratoire ».
Je ne l'ai jamais vu dans cet état.
Sauf une seule fois. Quand je lui ai servi un
Decaffeinato à la place d'un Così.
Il ne me lâche plus.
Moi, je tiens Closer à la main. Je lisais «
Moi Lola, 24 ans, les hommes politiques
sont mes clients » et j'en étais arrivé à la
phrase « On a fini la soirée dans la
baignoire ». Je veux connaître la suite mais

Dieu ne me lâche pas.

Deux heures plus tard, je n'en peux plus.

Pour me défendre, je lui parle du boson de Higgs.

— Le boson de Higgs ? hurle-t-il, mais c'est moi qui ai créé le boson avec tous les autres : les protons, les neutrons, les gluons, les mésons, les muons et les quarks. Le boson de Higgs, non, mais quoi encore ! Le boson de Dieu, oui !

— Mais c'est pas dans la Bible ! dis-je.

— La Bible, la Bible, mais vous allez tous cesser de m'emmerder avec la Bible ! C'est un ramassis d'âneries que vos ancêtres pithécanthropes n'ont même pas osé imaginer !

— Quand même, la Bible...

— Ça ne vaut pas mieux que ta revue-là... comment elle s'appelle... Le Point ?

Je n'en peux plus.

On finit par se bouder.

On se quitte.

Ma nuit est peuplée de cauchemars. Des urologues en folie me bourrent la prostate de pamphlets anticléricaux. Des pornstars devenues agents du fisc dévalisent mon Plan Épargne Logement. Melissa Theuriau ne veut plus être mon amie sur Facebook. L'horreur, quoi.

Je me prépare un café.

Sur la table, il y a Le Point ouvert sur un article intitulé : « Il n'y a pas une Bible mais des Bibles ».

Rancunier en plus. Je hausse les épaules et puis je vois le post-it.

Il a écrit quelques lignes (oui, je sais, il écrit rarement lui-même, il se sert habituellement de scribes comme Moïse, Jean, Luc et autres Marc, mais là, ça devait être important).

« Jacques, je ne t'en veux pas. Je t'ai emprunté ton Closer, il y a une phrase que j'ai lue cette nuit et que je ne comprends pas : 'Je pense au sexe en permanence. Si tu n'y penses pas tout le temps, c'est que tu n'as jamais connu l'extase '. C'est quoi le sexe, Jacques ? ».

Alors mon sang ne fait qu'un tour et je vocifère en levant un poing au ciel :

— Et celui des anges, tu sais ce que c'est ?

Sacré Dieu, va. Il a inventé le boson et ça, il s'en souvient.

Adam, Ève, la pomme, tout ça, il l'a oublié. Je vais lui rappeler, moi.

Allez, je me calme, je suis content qu'il soit de retour.

Lui au moins sait ce qu'est la vraie littérature.

Va falloir que je me rachète le Closer en question. Britney Spears a un moment de flottement et je n'ai pas eu le temps de lire pourquoi.

Il est revenu. Je me sens mieux.



Notes :

Le Point n° 2078 du 12 juillet 2012

Closer n° 370 du 13 juillet 2012

2. Dieu et le petit sanglier

Note liminaire : Quand on habite en Provence, est-on Provençal pour autant ? Réponse ci-dessous. Les gens dont on parle dans ces lignes existent vraiment. Comme d'habitude, les faits sont véridiques.

Je ne suis pas chasseur.

Ce n'est pas que je sois contre la chasse, en réalité, je n'ai aucune opinion sur le sujet.

J'ai entendu plein de choses à propos des chasseurs. En général, contre. Le Bougre-du-Bourg a pas mal bavé sur eux dans des reportages à grand spectacle organisés par des écologistes en mal de planète ou d'abordages en mer.

J'ai aussi entendu parler les chasseurs mais leur langage constitué de sons d'appeaux et d'imitations de grognements de sangliers m'est encore trop peu compréhensible.

J'ai deux amis, grands chasseurs devant l'Éternel. « L'Éternel », c'est un des autres noms de Dieu. Mais revenons-en à nos moutons, ceci est d'ailleurs une expression qui n'a aucun sens puisque, dans le cas qui nous occupe, nos moutons sont chasseurs. Comprenne qui pourra.

Ils s'appellent Guy et Jean-Marie.

Guy est d'ici depuis de nombreuses générations. Enfin, je veux dire par là que lui est là depuis sa naissance et qu'il en est de même pour ses parents, grands-parents, arrière-grands-parents et autres aïeux, sauf peut-être quelques pièces rapportées d'origine étrangère, Savoyards ou Corréziens, cumulant ainsi depuis un bon bout de temps moult strates généalogiques occitanes ou limitrophes.

Guy et Monique, sa tendre, la lumière de ses nuits, ont vécu dans ce pays, plongé leurs racines dans la terre de Provence, y ont fait des enfants et planté oliviers et chênes. Ils ont ainsi résisté à l'invasion de tous ces étrangers qui ne sont pas d'ici : Parisiens, Nordistes, Nordiques, Normands, Norvégiens et autres Nord-Moi-Le-Noeud dont je suis personnellement, je m'en excuse.

Il en faut de la patience et de la tolérance pour sauver son âme et son intégrité génétique face à l'arrivée massive des Juillettistes, des Aoûtiens et autres Vacanciers qui, parfois, ne veulent pas repartir chez eux. C'est mon cas aussi, je m'en excuse derechef.

Guy et Monique, outre le fait qu'ils se sont régulièrement plantés l'un sur l'autre pour le bonheur de leurs enfants, ont aussi planté il y a plus de vingt ans des chênes

truffiers hauts de dix centimètres. Vous me direz que des chênes de dix centimètres, ça ne donne pas de truffes et vous aurez raison mais après vingt années de croissance amoureusement entretenue, ils ont atteint une taille respectable et une gratitude confirmée.

C'est ainsi qu'aujourd'hui, ils récoltent régulièrement quelques kilos de ce magnifique champignon ascomycète ectomycorhizien d'une remarquable couleur bronze vieilli et dont l'arôme enivrant vous bouleverse les papilles jusqu'au tréfonds des tripes.

Jean-Marie, je l'ai vu pour la première fois alors qu'il partait à la chasse pour se remplir le congélateur de quelques perdreaux téméraires et dodus.

La casquette vissée sur le crâne, la gibecière encore vide et le fusil en bandoulière, il me rappelait étrangement Joseph, le Papa de Pagnol, dans « La Gloire de Mon Père ».

La première fois qu'il m'a parlé, je n'ai rien compris car Jean-Marie a un accent provençal à couper au couteau. Et pourtant, Jean-Marie n'est pas d'ici. Lorrain d'origine, il a passé sa jeunesse dans les brumes glacées, quelque part entre Hayange, Entrange, Ettrange et Stuckange à moins que ce ne soit plutôt Grindorff, Schwerdorff ou Flastroff, enfin là-haut, quoi, là où les villages portent des noms

bizarres.

Ensuite, il a roulé sa bosse aux quatre coins du monde, démontant une tour de distillation de quatre-vingts mètres de haut au Nigeria ou attaquant au marteau-piqueur un dépôt de soufre dans un pipeline de trois mètres de diamètre.

Il a fini par échouer ici comme ces vieux rafiots qui ont tout vu dans le monde en se disant que leur dernière cale de radoub pourrait bien être la Provence.

La Provence, parlons-en.

C'est un pays étrange. Un jour que je m'ennuyais, je me suis intéressé à l'origine de ceux qui habitent ce pays. Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir qu'il n'y avait guère qu'une poignée de pour cent de Provençaux de pure souche, la grande majorité des habitants étant constituée d'une grosse pincée de Parisiens qui n'ont peur de rien et surtout pas du rosé d'ici qui vous envoie faire la sieste en quelques nanosecondes, de Belges futés en quête du soleil qu'ils n'ont jamais chez eux, de Bretons qui restent toujours nostalgiques de leurs brouillards celtiques, de Pieds-Noirs qui retrouvent ici un climat familier, de Corses tout heureux d'y trouver des planques pour leurs stocks de bombes sans oublier quelques Lyonnais égarés.

Et tous les autres que je ne citerai pas car cela risque d'être long et ennuyeux.

Car je veux vous parler du petit du sanglier.
Mais on n'y est pas encore.

Bref, la population provençale est comme un agrégat de matériaux divers venus s'échouer les uns sur les autres.

Mais ce serait une erreur de se limiter à cette analyse car il y a ici quelque chose de plus subtil et d'infiniment mystérieux.

En effet, à la longue, par une indéchiffrable alchimie, on devient tous Provençaux. On se cale tous la sieste dès le premier bruissement des cigales, on se gouleye le rosé du Lou Bassaquet jusqu'à voir des houris partout, on hume à fond les poumons le petit parfum de la feuille d'olivier dans l'huile fraîchement pressée et on se remplit les yeux d'une lumière céleste incomparable.

D'ailleurs, Dieu est Provençal.

— Qu'est-ce que tu dis, Jacques ? grommelle-t-il en suçotant un calisson de la Mère Béchard d'Aix-en-Provence offert par mon « voisin du bas » (voir l'histoire du même nom un peu plus loin dans le présent ouvrage).

(NdLA : Guy me signale à l'instant que les calissons de Mestre Micoulin, un sien parent, sont incomparablement meilleurs... ça sent la guerre des calissons, ça... et ça peut durer plus de cent ans car ici, tout est plus grand qu'ailleurs, non mais !)

— Je dis que tu es Provençal.

— Je suis de partout, Jacques, tu le sais bien.

De partout, de partout, je trouve quand même qu'il est assez souvent ici.

Le téléphone sonne.

— C'est Guy, me dit Dieu.

Dieu sait tout, il est omniscient, polyglotte et surtout omnivore. Ça a un côté agaçant.

Quand je raccroche, je dis :

— Oui, c'est Guy, il m'invite chez lui, demain midi.

— Il t'invite, toi ?

Non, en fait, il invite Dieu, car il veut connaître cet ami dont je parle si souvent mais qu'on ne voit jamais. Mais voilà, ça m'agace et j'en ai marre qu'il soit invité partout et que je ne serve que de chauffeur non rétribué et sans uniforme. Un jour, il me demandera de lui ouvrir la portière. Et pourquoi pas de le prier à genoux en allumant des bougies partout pour faire écolo ?

— Enfin, dis-je, il NOUS invite...

— Ah bon, je me disais aussi... et tu sais pourquoi ?

Dieu sait tout, il aime me mettre à l'épreuve.

— Juste te voir, je crois.

— Me voir... murmure Dieu.

Le lendemain, nous embarquons dans ma petite auto que le fisc ne considère pas

encore comme un signe extérieur de richesse et nous partons pour Rognes (près d'Aix-en-Provence pour ceux qui habitent au nord de la Loire et plus au nord encore). Quand nous arrivons, l'apéro est déjà servi et les cigales chantent à tue-tête comme si chacune d'elles se prenait tout à coup pour Roberto Alagna.

Monique nous prépare une brouillade de truffes. Si vous n'avez pas encore goûté à la brouillade de truffes de Monique, vous n'avez pas vécu. D'ailleurs, quand vous vous présenterez aux portes du Paradis, sachez que Saint Pierre a une espèce de check-list avec une centaine de questions (je vous en parlerai plus tard). La question 13 (Bouches-du-Rhône) est : « Avez-vous mangé une brouillade de truffes de Monique ? ». Si vous répondez « oui », vous avez 3 points, « non » : 0 point et « je ne sais pas » : -5 points, le retrait du Permis de Paradis et un retour sur Terre sans passer par la case « départ ». Sous la forme d'un chien truffier, version Lagotto Romagnolo, c'est les plus laids.

Où en étais-je ?

Ah oui, la brouillade. Ici, on ne fait pas du business avec les truffes, on en fait de la gastronomie.

Monique nous sert, je hume, je savoure une première bouchée. Dieu tend à nouveau son assiette, c'est un rapide. Monique le

ressert avec un clin d'œil complice à rendre jaloux Casanova ou Largo Winch.

Guy se lance alors dans une de ses histoires abracadabrantiques de chasse (merci Jacques Chirac de nous avoir rappelé qui était l'inventeur de ce mot à savoir Arthur Rimbaud). Il y est question d'un périple en camionnette de la Poste afin de récupérer un sanglier de 180 kilos tiré puis perdu par Jean-Marie dans une garrigue d'argelas et de chênes verts au cours d'un duel qu'Homère n'eut pas désavoué.

Guy exagère toujours. À l'entendre, le Kangoo 5 CV fiscaux de la Poste s'est mué entre ses mains en un 4x4 Isuzu Quasar doté d'un moteur de 163 chevaux et équipé d'un pare-buffle en défenses d'éléphant. Le sanglier a été repéré grâce à son flair génétiquement modifié et embarqué prestement direction découpe et congélateur.

Guy exagère toujours. En Provence, tout est plus grand, plus beau, plus fort qu'ailleurs. Cela m'escagasse un peu et je rétorque :

— Pas sûr...

— Comment « pas sûr » ? clame-t-il, outré.

— Dans le Nord, il y a quelque chose de plus fort qu'ici.

Tout le monde se tait. Un silence de plomb. On entendrait une mouche voler. Tout au plus, en sourdine, quelques notes d'Ennio Morricone, « Il était une fois dans l'Ouest

», 1968.

Dieu me souffle :

— Jacques, tu prends de gros risques.

Guy devient écarlate et gronde :

— Ah ? Et quoi donc, M^ôssieu du Nord ?

— Le brouillard.

Je crois leur faire plaisir en insistant ainsi sur le beau temps permanent qui règne ici.

— Là-haut, dans le Nord, persévéré-je bêtement, quand il y a du brouillard, on ne voit pas à trois mètres !

Guy réfléchit. Il reprend peu à peu une couleur normale entre l'ocre Sienne Naturelle du Roussillon et le bronze des cloches de l'église de Saint Vincent de Roquevaire en Provence.

Il retrouve aussi le sourire et son œil moqueur.

— Et bien (ici, on prononce bien[g]) on est beaucoup plus fort que vous !

Je devrais y être habitué mais son culot outrancier me monte à la gorge et m'étouffe d'indignation.

— Ho ! Et qu'est-ce qui te permet de dire ça ?

— Un jour, poursuit-il, j'étais à la chasse. Je m'étais assis sur une souche et il y avait tellement de brouillard que je n'avais pas vu le sanglier assis à côté de moi !

Que dire ? Nous rions tous aux éclats et Monique, rassérénée, me remet une portion de brouillade dans l'assiette.

On entend alors la voix rocailleuse de Jean-Marie :

— Moi, il m'en est arrivé une bonne la semaine dernière... et je ne comprends toujours pas ce qui m'est arrivé.

On le regarde tous avec étonnement. Il a l'air un peu abattu.

Alors, il raconte :

— Je dormais tranquillement et la nuit était bien avancée quand tout à coup, je suis réveillé par un bruit autour de la maison. Grouik-grouik.

Jean-Marie imite admirablement bien le sanglier.

— Les cochons ! poursuit-il avec enthousiasme.

(NdLA : ici, en Provence, on appelle les sangliers, des « cochons » que l'on prononce « cochon[g] »)

— Mon congélateur étant vide (c'est toujours Jean-Marie qui parle pour ceusses qui ont du mal à suivre), je me dis que je me ferais bien un petit de cochon[g], je prends le fusil et j'enjambe la fenêtre. Bon, je suis tout nu et je m'accroche les burettes à l'espagnolette. Putain[g], que ça fait mal ! N'empêche, j'épaule, je vise et je tire. Poum !

(NdLA : chaque fois que Jean-Marie raconte une histoire de chasse, son fusil fait « poum », jamais « pan » ni « boum ». C'est les fusils du Sud, ça, de la douceur, de

la subtilité, du raffinement)

— Et alors ? clamons-nous.

— Alors ? Ben, rien[g]. Le cochon[g], je l'ai raté. J'entends juste « Grouik-grouik ». Mais je me dis que celui-là, je vais l'avoir. Je vérifie que les burettes sont toujours en place des fois qu'elles auraient pris la poudre d'escampette, je mets une liquette et je saute par la fenêtre. Mais voilà t'y pas que le fusil, il m'échappe des mains[g] et tombe sur le gravier. Je le ramasse et je suis le cochon[g]. Grouik-grouik.

— Dans le brouillard ? hasardé-je.

Tous me jettent un regard noir. Sauf Dieu qui a l'air de trouver ça très amusant. Bizarre, ça.

Jean-Marie me fusille du regard (« poum ») et continue :

— Non, pas cette nuit-là, mais si vous m'interrompez tout le temps, alors je préfère m'arrêter.

Nous tous en chœur :

— Non, Jean-Marie, non, vas-y, on t'écoute !

— Et ceusses qui voudraient réitérer, ajoute Guy, menaçant, on les renvoie dans le Nord !

— Je suis le cochon[g] et v'la t'y pas que je le trouve près d'un pin[g]. Un beau petit qui m'arrive au genou. J'épaule, je tire... rien[g] ! Le fusil, il veut pas partir ! Je regarde le fusil, il n'a pas l'air abîmé mais

de temps à autre, j'ai un problème avec le chargeur. Je prends une balle, je la mets directement dans le canon (non pas de [g] après « canon »). J'épaule, je tire... rien[g] ! On est pendus à ses lèvres, le suspense est intolérable. Seul Dieu se tient les côtes de rire.

— Et alors ?

— Ben... le cochon[g], il se tire et je le suis toujours. Grouik-grouik qu'il fait. Tout à coup, le voilà, ce con[g], qui se coince contre la clôture. C'est un joli petit, tout frais, tout tendre qui doit faire dans les trente kilos. Je m'approche de lui et je me dis que je ne vais pas le rater. Je change la balle, je pose le canon sur son front et je tire... rien[g] !

— Ho, dit Guy en ricanant, le canon, tu l'avais bu ?

— Mais non, dit l'autre un peu vexé, c'est mon 22, tu sais, une arme impeccable, fiable et tout, jamais un raté !

— Et alors ?

— Té, qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Je me suis assis et j'ai attrapé le fou rire ! Je crois qu'il y a un Dieu pour les cochons[g] ! Et tous de rire à l'unisson. Avec Dieu.

Dieu.

Bon sang, mais c'est bien sûr, comme disait Raymond quand il était Commissaire.

C'est lui qui a fait ça. Il a dû mettre son doigt sur la sûreté ou quelque chose du

genre.

Après quelques minutes, Guy demande :

— Et qu'est-ce qu'il avait ton fusil ?

— Ben, le cran de sûreté était mis...
pourtant, je ne le mets jamais !

Bingo.

C'était bien lui.

Mais le bougre disparaît.

— Dieu ?

Où il est passé, lui ?

Les autres rient toujours.

Je les interromps.

— Dites-moi, les amis, il est passé où ?

— Ton ami ?

— Oui.

— Je crois qu'il est parti faire la sieste, là,
dans le hamac.

Je me retourne, ils ont raison, le bougre
dort comme un bienheureux, en ronflant
légèrement.

Dans mon dos, Guy demande :

— Dis, ton ami, comment il s'appelle encore
?

C'est le moment de vérité. Personne n'a
jamais voulu me croire, mais maintenant,
j'ai des témoins. Je me retourne vers eux et
je vois trois paires d'yeux attentifs tournés
vers moi. Oui, le moment de vérité est
arrivé. Je vais enfin être libéré d'une grande
angoisse. Dieu existe-t-il vraiment ?

— Il s'appelle Dieu, dis-je.

Maintenant, c'est le silence total. Même les

cigales se sont tues et pas une note d'Ennio Morricone. Un silence de confessionnal.

— Dieu, dis-je encore, c'est Dieu.

Alors, ils éclatent tous de rire. Jean-Marie en pleure comme une fontaine, Monique a sorti un mouchoir pour se sécher les yeux, Guy se tient l'estomac qui tressaute comme un Jelly de la mère Thatcher.

C'est un concert tonitruant, dionysiaque, volcanique, tsunamesque. C'est une bacchanale, un barouf, un hourvari. Et cela dure trois, cinq, dix minutes. Interminable. Quand enfin le fracas se fripe, la pétaudière devient pépiement, c'est Guy qui prend la parole :

— Jacques, mon ami Jacques, mais Dieu n'existe pas !

Je baisse la tête, penaud. Personne ne me croira donc jamais.

— Ou tu es un grand naïf, poursuit-il, ou tu es le roi de la galéjade, mais dans les deux cas, tu es un vrai Provençal maintenant !

J'en suis resté saisi d'émotion. Moi, un vrai Provençal !

Et bien, encore maintenant, des années plus tard, je dois avouer que l'émotion m'a littéralement submergé. Ainsi, je suis devenu un vrai Provençal. C'est le plus beau compliment qu'on ne m'ait jamais fait.

Merci Dieu.



ps : inutile de m'écrire, je ne connais pas la recette de la brouillade de truffes.

ps2 : dans une première version de ce texte, j'ai parlé d' "omelette aux truffes"... Erreur ! Je me suis fait passer un savon (de Marseille) par Guy (vous voyez bien qu'il existe). On ne dit pas "omelette aux truffes" mais "brouillade de truffes"... "Grosse différence de cuisson et de goût et de saveur olfactive, la truffe ne supporte pas la chaleur." a-t-il ajouté ! Alors, à tous les Parisiens et autres égarés, si on vous sert une omelette, faites gaffe où vous mettez les pieds !

3. Et Dieu n'était pas là

On m'a dit qu'il fallait voter.

J'aurais bien voté pour Coluche mais « Coluche n'est plus là » comme le dit cruellement la chanson des Enfoirés.

Alors, j'ai choisi Philippe Poutou car il a des clips sympas.

Cela dit, ma conscience politique se limite à une haine viscérale des Nasillons et autres émules d'Anders Breivik, et j'ai donc décidé de parcourir quelques forums d'analyse politique afin de parfaire mon éducation. Eh oui, il y a un deuxième tour. Alors, pour être informé et essayer d'être moins impulsif voire primitif dans mes choix, j'ai lu plein de trucs sur les travailleurs, les patrons, les chômeurs, les fonctionnaires, les syndicats, les traders, les politiciens, les sénateurs, les collectivités territoriales, les urnes, les partis et les isolements. Sans oublier l'Europe, l'Espagne, la Grèce et le Crédit Agricole. J'en oublie. Très important le Crédit Agricole. C'est lui qui détient mes économies sur lesquelles lorgnent tous les politiciens alors que cela ne leur permettrait même pas d'éponger 0,000001

% de la dette de Castelmoron d'Albret qui est, comme chacun sait ou va le savoir maintenant, le plus petit village de France. Faudrait quand même que je me méfie quand j'écris des trucs comme ça, on ne sait jamais où s'arrête la mégalomanie des Puissants qui nous dirigent. Les Castelmoronais pourraient bien avoir emprunté des milliards à la Grèce afin de construire un pont au-dessus de leur village qui fait un peu plus de trois hectares. Alors exit le Crédit Agricole et mes euros amoureuxment rassemblés sur un livret A. Je suis un nanti.

Mais revenons à l'essentiel : tout cela m'a donné le tournis. Je croyais être un 68ard attardé au pays de Candy et me voici devenu un électeur lobotomisé. Alors, j'ai appelé Dieu.

— Dieu ?

Évidemment quand il s'agit de choses sérieuses, il n'est jamais là.

— Dieu ?

Inutile, quand il y a un risque quelconque, il vaque ailleurs, en Floride ou à Saint-Barthélemy, pour se dorer le péplum en compagnie de gentes et pulpeuses demoiselles.

Alors, j'ai interrogé mon neveu de 20 ans.

— Voilà, je voudrais un conseil, ai-je demandé.

Évidemment, il n'a rien entendu tant il était

absorbé par son ordinateur et les multiples périphériques WiFi, Edge, Hotspot et 3G qui encombrant ses mains et ses poches. J'ai fait des grands gestes et, alléluia, il m'a repéré dans un coin libre de son champ visuel. Il a enlevé les écouteurs, a enterré son Smartphone dans une poche, a fermé six fenêtres sur son écran.

— Ouuuuuu ? a-t-il sifflé d'une voix rendue suave par la consommation permanente de Coca Zéro et épisodique de Red Bull.

— Voilà, j'ai voté avec ma légèreté habituelle mais maintenant, je me pose plein de questions.

Il m'a coupé :

— Eh Doc, t'as été un NoLife (*) pendant des années et tu t'es converti en Nerd (*), c'est bien, mais qu'est-ce que tu veux de plus ? Tu devrais savoir, maintenant.

Ah ? J'ai fait semblant de comprendre et j'ai demandé :

— Oui mais toi, que ferais-tu ?

Il a haussé les épaules, a rallumé l'écran, a repris son Smartphone, a pianoté dessus pour répondre à cinq mails et envoyer trois Tweets puis a répondu :

— Tu sais, moi, je suis un pseudo-Geek (*).

Il a relancé Warcraft et Diablo III puis s'est retourné en ajoutant :

— Attention hein ! Geek oui, mais version Cybergoth (*) !

Il ajustait déjà ses écouteurs mais avant

qu'il ne s'abîme à nouveau dans son univers Bleach peuplé de Vizards et de Fullbringers, j'ai crié :

— Oui mais ! Qui va nous niquer ? La droite ou la gauche ? Les deux ?

Il s'est figé, a levé les yeux vers moi. Il a blêmi et il lui a fallu plusieurs secondes avant de prononcer :

— La Drwat ? La Gôôsh ? C'est quoi ça, de nouvelles Wartribes ?

Je l'ai déstabilisé.

Il a lancé un Tweet sur son Phone.

Ça a fait un buzz de tous les diables.

Tous ses écrans se sont mis à clignoter furieusement.

Drwat. Gôôsh. Des milliers de réponses.

Et finalement, après deux minutes trente secondes d'une sarabande folle, le mot magique.

Hoax.

Un canular.

J'étais devenu un Lamer, un médiocre qui s'amuse à répandre des hoaxes, des fausses nouvelles ou des conneries minables sur Internet.

Alors la droite ? La gauche ? Des Lamers aussi ?

Ma foi...

Et s'ils avaient raison ?

Ça ne va pas m'aider à voter ça.

En tout cas, mon neveu n'ose plus dire que je suis son oncle.

Delteryon (c'est lui) a supprimé Om-En-Geol (c'est moi) de toutes ses listes d'amis. Je suis donc devenu très très très vieux. Et Dieu n'était pas là, bien sûr. Il ne sera pas non plus dans l'isoloir mais je voterai pour celui qui aime la diversité et qui acceptera que les SteamPunks, les Black Metal Knights et les Prehistoric Emos vivent avec nous.



(*) Je vous renvoie à Internet, Wikipedia ou 9gag.com pour décoder.

4. Dieu à Aghmat

Note liminaire : avant de fonder Marrakech, les Almoravides avaient choisi Aghmat comme capitale.

Aghmat, la mystérieuse où habite Bernard Morin, peintre de génie et mon ami.

Où Abdelkrim Ait Zaouit garde jalousement la tombe d'Ibn Abbad, roi de Séville.

J'ai eu le privilège de rencontrer ces gens en 2011.

Je leur devais ce texte.

Personne ne connaît Aghmat.

En disant ça, je ne veux vexer personne non plus. Il y en a qui connaissent Aghmat mais, de toute évidence, ils ne constituent pas l'immense majorité de l'humanité.

Mais Dieu sait tout, n'est-ce pas ? Alors, il connaît aussi Aghmat.

La preuve : il est arrivé un matin en tonitruant :

— Jacques, on part à Aghmat !

Quand Dieu tonitrua, je vous assure que ça fait du bruit. Ma maison étant construite selon des normes antisismiques très

strictes, elle ne s'est pas écroulée comme Jéricho quand Dieu passait par là pour jouer de la trompette.

— Aghmat, c'est où, Aghmat ? demandé-je légèrement inquiet.

— T'inquiète ! Prends des billets pour le Maroc !

Là, je suis obligé de faire un aparté. D'aucuns diront que c'est mon péché mignon, mais ici, c'est rédhibitoire. En effet, la majorité de mes dix lecteurs habituels me dira que Dieu n'a pas besoin d'une compagnie aérienne pour se transporter ici ou là. D'une, c'est oublier qu'il veut partir avec moi et de deux, il aime l'avion. Il pourrait effectivement se transporter où il le désire, je rappelle que son fils Jésus était coutumier de la chose quand il voyageait en compagnie de Satan pour admirer le monde créé par son père et déjà pollué par nos querelles et une activité industrielle émergente.

Dieu aime l'avion. Mais pas n'importe quelle compagnie. Pas RyanAir, je vous renvoie pour cela à une historiette sans méchanceté (« Dieu et RyanAir », parue dans etc.etc. je n'en dis pas plus, Horace, collègue omniprésent et compatissant d'Atramenta, n'aime pas trop que je fasse de l'auto-publicité).

Pas RyanAir, donc forcément Royal Air Maroc dont les hôtesse belles comme des

gazelles justifient le montant astronomique voire sidéral du billet Marseille-Marrakech. J'espère qu'elles vont lire ça, elles m'accueilleront peut-être comme un VIP (Vieil Individu Pré-mourant) lors d'un prochain voyage là-bas.

N'empêche, je ne sais toujours pas où est Aghmat. Il y a bien Google Earth, Mappy et ViaMichelin mais ces sites très colorés ne donnent guère d'autres informations que de taciturnes et mornes coordonnées GPS.

J'appelle Pierre. Pierre est né au Maroc, il y a vécu de nombreuses années, depuis le moment où sa mère s'est enfin libérée d'un bébé bien pesant jusqu'à une post-adolescence que des témoins oculaires ont qualifiée de tumultueuse.

— Aghmat ? Jamais entendu parler, m'a-t-il dit.

— Ah bon, rétorqué-je, de plus en plus inquiet.

— Je vais quand même appeler Jamel. Jamel est le beau-fils de Pierre.

— Jamel ?

— Oui, Pierre ?

— Tu connais Aghmat ?

— Aghmat... jamais entendu parler.

Même Jamel ne connaît pas Aghmat. Merde alors.

Le lendemain, Dieu est là. Il fouine dans mes armoires à la recherche de sucre de canne complet. Dieu adore le sucre de

canne complet pour ses vertus roboratives et autres. Autres vertus que je ne peux décrire dans cet opus destiné à l'édification de ces jeunes gens qui n'ont pas encore eu la chance d'être déniaisés par une cousine nymphomane.

— Dieu ?

— Oui, Jacques ?

— C'est dans le tiroir à gauche... pourquoi tu veux aller à Aghmat ?

Il trouve le sucre, en met une pleine cuillère dans son Arpeggio bouillant qu'il apprécie pour sa note cacao intense (Si à la prochaine commande de capsules, je n'ai pas une réduction conséquente, je veux bien aller en Enfer... en Enfer ?... Oups, non, non, voir « Dieu et les vacances »).

— Je vais voir des amis, répond Dieu.

— Des amis ? À Aghmat ?

Je n'insiste pas trop. Je pourrais lui dire qu'Aghmat est en plein pays musulman et à la bordure de la zone d'opération d'AQMI. Cela ne servirait à rien. Dieu est têtu. À moins qu'il n'ait des accointances inavouées avec le Dieu de là-bas, qui s'appelle Allah. C'est déjà une autre histoire.

Deux jours plus tard, nous prenons donc le vol pour Marrakech. Voyage sympathique, hôtesses belles comme des gazelles, je me répète, je sais, atterrissage en douceur, chaleur écrasante. Cela me change du vol

Marseille-Lille avec RyanAir.

À l'aéroport de la Menara, une voiture nous attend. Un jeune homme élégant nous accueille avec un sourire à faire frémir les bimbos les plus exigeantes.

— Où voulez-vous aller ?

— À Aghmat, répond Dieu.

Le visage de notre pilote s'assombrit.

— Il n'y a rien à Aghmat, ronchonne-t-il, que voulez-vous faire à Aghmat ?

— Rencontrer des amis répond mon céleste mentor.

L'homme sourit et s'anime :

— Mais non, je vais te montrer la vallée de l'Ourika, les champs de safran, les villages berbères...

— Non, dit Dieu d'une voix devenue grave et menaçante, on va à Aghmat.

L'homme se met au volant sans piper mot et son sourire s'est effacé. Nous embarquons et nous voici partis sur une route qui doit être en construction depuis quelques années. Quelques milliers de nids-de-poule plus tard, nous voyons apparaître la beauté majestueuse de l'Atlas. Un embranchement à gauche. Une plaque en bois : Jemaa d'Ghmate. Aghmat.

C'est vendredi et jour de souk.

Le chauffeur ne veut pas traverser la place alors Dieu lui parle en arabe. L'homme pâlit et traverse la foule joyeuse et bigarrée.

— Tu parles arabe ?

— Je parle toutes les langues, Jacques, ne fais pas trop semblant d'être con. Tu vas finir par le devenir tout à fait.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Que j'allais le livrer aux roumis, pour qu'ils le cousent dans une peau de porc et le jettent dans l'eau glacée de la Mer du Nord.

— Oooh, c'est pas très chrétien, ça !

— Non, mais ça marche... surtout quand je lui ai parlé de la Mer du Nord.

On arrive enfin.

Une grande place couverte de poussière ocre. Un monument magnifique. Quelque chose comme une tour ou un minaret à la coupole finement ajourée

— Qu'est-ce que c'est ? demandé-je.

— Qu'est-ce que c'est ? demande le chauffeur.

Alors, Dieu se rengorge. Il prend sa voix des grands moments et clame :

— C'est le mausolée d'Ibn Abbad, roi arabe de Séville.

— Ibn Abbad ?

— Ibn Abbad, le Roi, le Poète, celui qui écrivait...

Mais Dieu n'a pas le temps d'achever, une voix s'élève derrière lui :

— « Le mystère du monde sera compris et transformé en sagesse avec une robe de poussière... »

Dieu se retourne. Un homme est là, grand, altier comme un émir, presque chauve, l'œil

pétillant derrière des lunettes cerclées d'acier.

— Je m'appelle Abdelkrim Ait Zaouit et je suis le conservateur de ce mausolée.

— Salaam, dit Dieu qui parle toutes les langues.

L'homme nous entraîne vers le bâtiment, il ouvre une porte en bois massif. Elle donne sur une petite cour qui précède le mausolée. Après une halte silencieuse de quelques minutes, le temps de nous laisser pénétrer par la fraîcheur qui règne ici, nous entrons dans le mausolée. Au sol, il y a trois tombes.

— Le Roi Ibn Abbad, sa femme, son fils, souffle Abdelkrim.

Alors, il nous parle de ce Roi-Poète d'il y a mille ans qui a régné sur Séville mais qui n'a pas pu résister à la force sauvage de Youssef Ibn Tachfin, émir des Almoravides. Il nous dit comment le Roi-Poète a été emmené ici à Aghmat pour y mourir loin de ses terres, comment ces tombes ont été retrouvées à l'occasion de travaux, comment il a été décidé de construire ce mausolée à la gloire de celui qui, au milieu de la bataille, criait :

« Et au milieu des cris de la mêlée, Salma, tes bras étaient autour de moi ».

Un homme qui aimait les femmes, comme on aimait à cette époque, quand les femmes étaient les égales des hommes, tout en

étant autres.

Dieu écoute, fasciné.

Quand Abdelkrim a terminé son voyage dans le Temps, il nous ramène à la porte et nous souhaite une bonne journée en toute simplicité.

À l'extérieur, il fait plus de 40 °C et le soleil frappe de partout. J'ai l'impression d'être une motte de beurre dans une poêle à frire.

Dieu me paraît tout guilleret.

— Qu'est-ce qu'on fait ? dis-je.

— On attend.

« On attend, on attend... » grommelé-je « Dans quelques minutes, on va être transformé en CO₂ et on fera gaz à effet de serre ».

Rien ne bouge. La place est complètement vide. Je ne veux pas mourir par sublimation de mes protéines en anhydride carbonique.

Soudain, à quelques dizaines de mètres, une porte s'ouvre dans le mur d'une propriété. Un homme sort et s'approche.

— Ah, dit Dieu, le voici.

L'homme est près de nous. Il est habillé en toute simplicité. Il s'arrête près de Dieu. Ils se sourient comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Ils se jettent alors dans les bras l'un de l'autre et s'étreignent longuement.

Après quelques minutes, Dieu se tourne vers moi et dit :

— Je te présente Bernard Morin.

L'homme se tourne vers moi, il a le même regard que Dieu, ce regard plein de lumière et de joie que l'on ne rencontre que chez les tout jeunes enfants. Il me serre la main et dit :

— Je suppose qu'un rafraîchissement vous ferait plaisir ?

Le brave homme. Un rafraîchissement ? Il n'aurait pas plutôt un tombereau de glace ? Une gigantesque machine à glaçons où l'on pourrait se vautrer ? Un iceberg détaché de la banquise par la grâce d'un réchauffement climatique hypothétique et égaré jusqu'ici ? Nous entrons dans son domaine. L'air y est plus frais, plus léger.

On passe dans une sorte de patio et une impression étrange me saisit. Comme si on était épié ou suivi. Mais non, il n'y a rien. Si, contre le mur, un étrange portrait. Je m'approche. On dirait un chef arabe. Il me fixe d'un regard profond.

— Ah, je vois que vous admirez le portrait que j'ai fait d'Ibn Abbad.

Ibn Abbad. Encore lui.

Mais ce portrait a quelque chose de magique. Ce sont les yeux.

Dans mon dos, Dieu rit.

— Allez, Jacques, glousse-t-il, marche de long en large devant le portrait.

J'obtempère et ô miracle, le Roi-Poète me suit du regard. C'est stupéfiant. Alors,

comme un gosse, je refais l'aller puis le retour, trois fois, quatre fois. Le portrait me suit sans cesse du regard.

— Mais c'est magique, dis-je à Bernard Morin qui sourit avec gentillesse alors que Dieu s'esclaffe bruyamment.

— Approchez-vous du portrait et regardez de près.

Ah, les yeux sont creusés.

— Regardez à l'arrière du tableau.

À la place des yeux, des coquilles, des demi-sphères de quelques centimètres.

Bernard Morin est près de moi et me souffle :

— Il y a deux choses. La première, c'est un jeu optique dans la coquille. C'est juste de la technique.

Il se tait.

— Et la seconde ? demandé-je.

— La seconde, finit-il par répondre au bout de plusieurs secondes, c'est que l'on n'est vraiment regardé que si l'on regarde soi-même... et puis, appelle-moi Bernard !

Et il s'en va.

Il nous prépare quelques boissons fraîches qu'il dispose sur une vieille table en bois. Il va et vient entre sa maison et la table, installe Dieu qui lorgne voluptueusement vers un daiquiri vert comme une émeraude. Parti pour les rejoindre, je remarque un petit étang avec des poissons rouges. La forme de l'étang me rend perplexe. Un

cœur.

— Bernard, dis-je, cet étang a une forme de cœur. C'est voulu ?

— Bien sûr, crie l'homme, une étude a été publiée en disant que les poissons vivaient plus longtemps s'ils étaient heureux.

— Quel rapport avec la forme de l'étang ?

— On est heureux si on est aimé. Moi, je les aime.

C'est ça, Bernard Morin, un mélange d'artiste et de gourou.

Je les rejoins. Bernard m'a préparé un jus de citron dans lequel tintent joyeusement des glaçons. Dieu s'est déjà enfilé un premier daïquiri. Il tient entre les mains un objet bizarre. Imaginez un tableau de vingt centimètres sur vingt et scindé en deux parties. À droite, une image de Bouddha peinte avec des points blancs. Un Bouddha léger, aérien et souriant. À gauche, un autre Bouddha, couleur bronze foncé, perdu dans ses pensées, une ride sur le front.

Là où ça devient bizarre, c'est qu'il a soudé deux tubes coudés qui se croisent comme s'il voulait que l'image de gauche parte à droite et vice-versa.

Bernard explique :

— En principe, l'image de gauche est transmise à l'hémisphère droit du cerveau et vice-versa. J'ai soudé ces tubes pour que l'image de gauche aille dans le cerveau gauche et mutatis mutandis.

— Qu'est-ce que tu espérais ? demande Dieu.

Bernard se gratte la tête.

— Je ne sais pas... une sorte de réaction en chaîne, une explosion dans les neurones.

— Et ça marche ?

— Euh non...

— Forcément, dis-je, suffit de ne pas mettre les tubes et de mettre l'image de gauche à droite et celle de droite à gauche.

Dieu m'a regardé comme si j'étais atteint de crétinisme congénital.

Bernard a rempli mon verre et a dit :

— Pas con, ça... cela me donne une idée...

C'est ça, Bernard Morin. Toujours des idées... par dizaines.

Alors, Dieu et lui se mettent à discuter. J'entends parler de pénétration du subconscient, de réveil des neurones, d'images subliminales. Bernard montre à Dieu des aquarelles étranges où des mots sont écrits dans tous les sens. Dieu fait :

— C'est donc ça, c'est donc ça...

Ensuite, Bernard se lance dans des blagues à propos des blondes, des hommes politiques et des candidats au Bac. Dieu rit aux larmes.

Mais la chaleur m'envahit lentement. Je me sens bien. Il doit y avoir quelque chose dans le jus de citron. Je m'assoupis et je m'envole vers un autre Paradis.

Une voix chante :

« Et ils auront des houris aux grands yeux noirs, semblables aux plus belles perles du monde, en récompense pour ce qu'ils faisaient... » (1)

La voix poursuit : « Et Nous les ferons entrer sous des ombrages épais » (2).

Et c'est la voix de Dieu qui me berce ainsi.

Mais il ne faut jamais croire que Dieu est vraiment bon. Même quand il a bu trois daïquiris.

Et moi, je me suis endormi comme un bébé. C'était une erreur de les laisser ensemble, Bernard et lui.

Ils ont dû m'emmener dans le taxi, me mettre dans l'avion. Les douaniers ont cru que j'étais drogué. Ils avaient raison. La Terre de là-bas est magique et les hommes qui y vivent sont des sorciers. Comme Bernard Morin.

Je me suis vraiment réveillé quand l'avion s'est posé à Marseille.

Dieu n'est plus là.

Je prends mon sac et je veux sortir de la zone de débarquement quand une voix m'interpelle.

— Hep, Monsieur, vous oubliez ceci !

Un douanier s'approche de moi et me remet un colis assez volumineux.

— Mais non, vous vous trompez...

— Sûr que non, Monsieur, ça, c'est bien votre nom.

« Jacques Blanchart ».

Merde, c'est vraiment à moi.

Quand j'entre à la maison, j'ouvre le colis. Il y a deux tableaux emballés dans du papier de soie et une lettre.

« Jacques,

mon ami Bernard Morin a fait deux tableaux pour moi. Je t'en fais cadeau. Tu mettras le premier dans le couloir principal et l'autre dans la cuisine.

Dieu »

Je déballe les tableaux.

Dieu n'est pas un ami. Ne croyez pas ça, même si, souvent, vous regrettez son absence.

Les deux tableaux représentent Dieu. À l'arrière, des coquilles à la place des yeux.

Je les pends comme il me l'a demandé.

Maintenant quand je marche dans le couloir, j'ai l'impression qu'il me suit des yeux.

Et quand je me prépare un thé citron dans la cuisine, il observe tous mes mouvements. Dieu a décidé de ne pas me lâcher et ce n'est pas une bonne nouvelle.

Alors, je ferme les yeux et je pense au Roi-Poète qui est mort là-bas.

À Aghmat.

J'y retournerai. Je demanderai à Bernard Morin de faire mon portrait. Et quand j'irai frapper à la porte du Paradis, chose qui ne devrait plus tarder, je donnerai mon portrait à Saint-Pierre.

— Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ?
demandera-t-il.

Et je crierai :

— Donne-le à Dieu ! Il le met où il veut !

— Et toi, Jacques, où tu vas ?

— Des houris m'attendent !

— Où ça ?

— À Aghmat.

— C'est où Aghmat ?

— Au Paradis !



(1) Coran, Sourate L'Inéluctable, LVI

(2) Coran, Sourate Les Femmes, IV

ps : Histoire vécue, une fois de plus. Si vous voulez vous assurer de l'existence de Bernard Morin, connectez-vous ici : <http://www.artabus.com/french/morinbernard/>

5. Dieu et les vacances

Vous vivez au Paradis et vous ne le savez pas.

Vous croyez que votre vie n'est pas facile parce que Dieu -à qui vous ne croyez pas- vient vous rendre visite plusieurs fois par semaine sous le prétexte fallacieux de vous convertir à son mode de vie mais en réalité pour épuiser votre réserve de café, de calissons et de vin rosé.

On est au mois de juillet. Il pleut dans le Nord, il tonne dans le Sud-Ouest. Il y a 450 kilomètres de bouchons sur les autoroutes et les bourses viennent de dégringoler de 8 %.

Ici, les cigales chantent et quelques rangées de bouteilles de rosé du Lou Bassaquet sont stockées au frais dans ma cave. Enfin, pour peu que Dieu m'en ait laissé quelques-unes car je découvre avec inquiétude quelques consignes encore couvertes de buée.

Nous sommes allongés sur des transats à l'ombre d'un chêne centenaire, les fesses confortablement calées sur des coussins remplis de plumes d'ortolans.

— On est bien là, non ? murmure Dieu avec

un soupir extatique.

J'aurais dû me méfier.

Il faut toujours approuver Dieu surtout quand on le prend -à tort- pour une vieille petite chose toute gentille. Un peu comme les mémés qui vous sourient bêtement avant de vous asséner une vacherie ou de mettre du poison dans votre café.

L'être humain n'est jamais content. Il croit toujours qu'il lui manque quelque chose. Il a trop froid ou trop chaud. A faim ou digère mal. A une jolie femme volage ou une moche fidèle. Ou une moche volage. Ou pas de femme du tout. Ou trop de femmes. Bref. Jamais content. Je n'échappe pas à la règle. Alors, je réponds :

— Bof.

Dieu sursaute. Il se prend les doigts dans le mécanisme fourbe du transat, pousse un juron intraduisible et se tourne vers moi, l'air visiblement outré :

— Alors, tu te crois où ?

— Bof, sur Terre.

— Et tu n'es pas bien, là ?

— Bof, le Paradis, ça doit être mieux.

Alors, il pète un plomb et vocifère de rage.

— Mais c'est le Paradis, ici, crétin !

Évidemment, là-haut, quand les papes et les évêques se plaignent du froid, il leur dit :

— Mais c'est le Paradis ici, chrétiens !

Je sais, le jeu de mots est lamentable mais

il me détend et me rend l'humeur taquine.

Deuxième erreur.

Ne jamais taquiner Dieu. Un Dieu provoqué est comme un taureau au siège du Parti Communiste, un électeur au siège du Modem ou un pauvre au siège de l'UMP.

Je lui dis :

— Le Paradis, ici ? Mais tous les autres, Jésus, Marie, Joseph, les papes, les Dominicains, Saint François, Coluche, Desproges, ils sont où alors ? En Enfer ?

Troisième erreur.

Ne jamais parler de l'Enfer à Dieu. Depuis que Dante a voulu en révéler l'emplacement, il est chatouilleux à ce propos.

— Aaah, tu veux savoir ce qu'est l'Enfer ?

Il se lève, prend mon smartphone et se met à lancer des SMS dans tous les coins de la planète sans oublier l'univers Facebook, Google+ et autres Viadeo.

Quand il a fini, il me jette le smartphone et un « au revoir » acide.

Je reste allongé dans mon transat. Perplexe mais serein.

Quatrième erreur. J'aurais dû me précipiter à l'aéroport, prendre le premier avion pour Oïmiakon en Sibérie qui a connu 32 °C en juillet 1989 mais où il fait plutôt entre 5 et 12 °C en été. Personne n'y va sauf quelques serial killers qui veulent se faire oublier ou quelques adolescentes qui viennent de

perdre leur téléphone portable et qui croient que leur vie est finie.

J'aurais dû mais je ne l'ai pas fait.

Le lendemain matin, ils étaient tous là.

Frères, sœurs, cousins, cousines, neveux, nièces, tantes, petits-neveux, oncles, petites-nièces, bébés de toutes sortes, de tous âges et même de toutes les couleurs.

La famille, quoi.

— T'es content de nous voir ? qu'ils m'ont dit.

Je n'ai pas eu le temps de dire non. Les plus rapides ont envahi ma modeste mesure, les autres ont couvert le jardin de tentes Quechua « 2 seconds ».

Je suis resté quelques secondes totalement inopérant.

Puis, je me suis jeté à l'intérieur de la maison pour sauver ce qui pouvait l'être.

Je me suis pris les pieds dans une barboteuse « Hello Kitty » pour aller m'effondrer lamentablement dans une chaise de bébé « Prima Pappa Duplo Monkey » que les jeunes mamans hystériques s'arrachent à prix d'or ou s'échangent avec des airs de conspiratrices.

Sur un meuble, j'avais amoureusement posé une statuette rwandaise en ébène représentant une jeune femme Tutsi portant une grande cruche et un netsuke du XIXe siècle reproduisant un couple de pêcheurs japonais copulant joyeusement

dans un panier rempli de poissons. Quand j'époussette, je suis tellement terrorisé à l'idée de les abîmer que je ne bois pas une goutte d'alcool pendant trois jours avant l'opération.

Que dire ? Un génocide perpétré par des Mongols assoiffés de sang n'aurait pas fait pire. Attila est un enfant de chœur à côté de ces envahisseurs. J'ai retrouvé la Rwandaise décapitée et les Japonais séparés sous un amas d'objets divers tels que vêtements abandonnés, appareils photos, couches-culottes à la lavande, essuie-main déjà humides, jouets « Cars », masques de plongée, doudous déliquescents ou chargeurs de batterie.

Mais le pire, c'est le bruit. Les hurlements. Je ne sais pas qui a inventé le mot « décibel » mais il n'a pas eu de famille en vacances. Il aurait inventé le « Mégabel ».

— Où est mon doudou, maaaaannn, je veux mon doudouououououou !

— Quelqu'un a vu mon appareil photo ?

— Qui a marché sur mon tube de dentifrice ?

— Enfin, chéri, c'est toi qui devais t'occuper du landau !

Tout ça avec cinq ados qui vous tapotent le torse en cadence et en gémissant :

— Tonton, tu peux nous filer le code de ta LiveBox ?

L'Enfer.

La nuit, il y a les Nuitminators qui pleurent toutes les heures.

« Le pauvre petit, il fait ses dents, t'as pas fait tes dents, toi ? ».

Le jour, il y a les Jourminators qui atomisent votre collection de bandes dessinées, calcinent votre réserve de soles thaïlandaises dans un barbecue que tout le monde a voulu allumer mais que personne n'a surveillé et pulvérisent le jardin de plantes carnivores que j'ai constitué à l'aide de graines génétiquement modifiées, un peu d'amour et beaucoup de patience. Tout ceci au prix d'efforts titanesques et après avoir asséché mon compte en banque.

La nuit venue, les Soirminators vous demandent un dixième jeu de cartes car ils ont perdu le valet, le roi ou le sept de trèfle tandis que les femmes enceintes échangent leurs échographies, leur dosage d'hormone HCG ou le résultat de leur dépistage de diabète gestationnel en gloussant comme des dindes avinées.

Pendant ce temps, la marmaille qu'on a casé un peu partout dans le salon, la buanderie ou sous les toits, organise une exploration de vos armoires à la recherche de la kalachnikov de Pépé ou des revues pornos que vous devez avoir cachées quelque part.

J'allume une cigarette. Alors des voix hystériques s'élèvent.

— Ah non, pas ici ! Il y a des enfants, des foetus, des femmes, des gens bien et Dédé qui vient d'arrêter il y a trois jours et qui -en plein sevrage- est prêt à me trucider pour sauver ses poumons pourris... ou plutôt pour tirer une taf.

Je croyais être chez moi.

Ah non, c'est vrai, je suis en Enfer.

Alors, pour la première fois de ma vie d'adulte (avant, j'étais catholique et enfant de chœur dans une abbaye de Prémontrés), je me suis jeté à genoux et j'ai imploré Dieu.

Le bougre, il n'est pas venu.

Et ça a duré, ça a duré.

À la fin du troisième jour, je me suis enquis de leur date de départ.

— Si ça ne t'ennuie pas, on va rester encore quelques jours.

— D'ailleurs on a invité quelques amis à nous rejoindre après-demain.

— Ils ne sont pas difficiles, tu sais, ils mangent n'importe quoi.

— Par contre, si tu pouvais aller chercher quelques bouteilles de vin, demain, vingt-quatre ou trente ce serait bien... ah non, Machin, il préfère la Desperado... mais Tequila, hein ! N'achète pas n'importe quoi comme d'habitude.

— Et tu n'oublies pas des pêches, des nectarines, des melons, des kiwis et des bananes pour les petits. Si tu vois des

mangoustans thaïlandais bien mûrs, prends-en aussi.

— Ah ? Tant qu'on parle des petits, prends-moi des couches culottes 3-4 ans, si tu ne trouves pas des Pampers Active Fit, c'est pas grave, prends des Baby Dry.

— Tonton, t'as encore des piles AAA quelque part ? Il m'en faudrait quatre pour l'appareil photo, deux pour l'iPod, six pour la console.

— Pépé, pourquoi il n'y a plus de courant dans la salle de bain ?

Je dois dire que l'idée m'a traversé un fragment d'instant. Le vieux fusil Chassepot 11 mm de mon pépé à moi, il doit bien encore y avoir quelques cartouches.

Un fragment d'instant.

Mais l'Enfer ne vous lâche pas.

Les nuits se mélangent aux jours et les jours aux soirées.

Il n'y a plus de saisons, plus d'espoir, que le noir dans votre cerveau. Le néant.

Mais ils sont partis un jour.

La MACIF qui assure mon mobilier m'a demandé ce que j'avais fait pour détruire deux lits, cinq sommiers, trois portes-fenêtres et un frigo.

J'ai perdu douze kilos, quatorze objets de valeur, le contenu de deux congélateurs.

J'ai payé sept cent cinquante euros de franchise et ma tension est passée de 14-9 à 24-14 malgré la prise massive de

bêtabloquants.

Alors, Dieu est revenu.

— C'était bien, ces vacances ? me demandait-il narquoisement.

Je prends le Chassepot et je tire. Ça me calcine les rares cheveux qui me restent et me démet l'épaule. Je sais maintenant de quoi est mort mon pépé à moi.

Dieu sourit.

Il fait un geste rapide et la douleur disparaît.

Il fait un autre geste et la maison redevient comme avant. Il se retourne vers moi et me demande :

— C'est où le Paradis ?

Je n'hésite pas une seconde.

— C'est ici, Dieu, c'est ici.

Il s'assied confortablement dans le transat et prend une pile de revues.

Il a l'air préoccupé.

— Jacques, il est où, le dernier Closer ?

Aparté : pour ceux qui n'auraient pas lu attentivement « Dieu existe-t-il ? », Closer est une revue people peu onéreuse et bien documentée.

Mais là, c'est comme un tsunami qui me jette à la renverse. Trop, c'est trop.

Des flots de larmes envahissent les orbites décharnées que mes yeux rétrécis de fatigue remplissent à peine.

Entre deux sanglots frénétiques, je lui raconte tout.

Comment mon Closer est passé de main en main avec chaque fois, cette phrase assassine de mépris : « Tu lis, Closer, toi ? ».

Comment abandonné après lecture, il a échoué entre les mains de jeunes mères gardiennes de la morale et de l'avenir de l'homme.

— Mais Jacques, il y a des enfants ici, tu ne devrais pas laisser traîner cette cochonnerie.

— Mais Jacques, franchement, tu te crois où ?

Chez moi, pardi. Mais non, grave erreur.

Comment il a fini entre les menottes de jeunes morveux de cinq à huit ans qui l'ont découpé en mille morceaux tout en sélectionnant soigneusement les fesses nues pour les coller dans leur cahier de devoirs.

Le Closer, c'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase, le frémissement du papillon qui a déclenché le tsunami, le doigt agacé de Trierweiler prête à twitter.

Alors, Dieu pose la main sur mon épaule.

Jusqu'à présent, il n'a jamais eu ce geste d'affection pour moi. Entre deux averses de pleurs, je lève mon visage. Il y a comme une lueur d'humanité dans son regard. Pour Dieu, c'est rare.

J'entends sa voix franchir le tumulte de mon désordre mental.

— Tu as souffert, hein ?

— Ouuuuuu.

— Tu vois, Jacques, Sartre -ton copain, soit dit en passant- disait « l'enfer, c'est les autres ». Il avait tort, l'Enfer, c'est les vacances des autres.

Mais Dieu qui cite Sartre, ça m'a remis du baume au cœur.



ps : ici en Provence, on dit : « une maison dans le midi, des amis pour la vie »... mais attention, ici, c'est le Paradis, alors merci de ne pas le transformer en Enfer.

6. Dieu et le voisin du bas

Note liminaire : Quand vous aurez lu ceci, vous me direz que j'ai de drôles de voisins. Et ce n'est pas fini. D'ailleurs, je soupçonne Dieu de les avoir choisis pour me titiller la conscience... ou l'inconscience.

Nous sommes en août 2012, le 4ème jour du mois pour être précis, cette mention n'ayant aucun intérêt mais démontrant ainsi que tout ce qui suit est parfaitement authentique.

Fait devant notaire etc.

Il est 22 heures 15 et le soleil a jeté ses derniers éclats rutilants derrière la Montagne Sainte-Victoire. C'est pour la poésie car ce qui suit n'aurait pas été écrit par Alfred de Musset.

Dieu a pris goût à ces moments nocturnes et non content d'épuiser mes réserves de café, il vient de découvrir les vertus thérapeutiques du Blanc Rascailles de la cave du Lou Bassaquet, médaille d'Argent à Paris.

Je sais que cela n'est pas très orthodoxe mais nous avons mis des glaçons dans le

nectar éburnéen qui nous fait légèrement tourner la tête.

Coin-coin.

Dieu me dit :

— On est bien là, non ?

— Mmmm.

Je vous avouerai que je m'endors lentement dans ce transat en tek rembourré par un coussin de plumes.

Coin-coin.

Dieu dresse l'oreille et ajoute :

— En plus, la nuit, il y a plein d'oiseaux qui piaillent, gazouillent, ramagent, caquettent, nasillent et roucoulent...

Coin-coin.

Je m'en fous comme de l'an 40 mais, à dire vrai, il a raison, il y a des oiseaux bizarres dans le coin, sans jeu de mots.

Coin-coin.

Dieu écoute, il est en arrêt comme un Terrier du Révérend Russell qui vient de dénicher un lièvre provençal ou un couple d'amoureux en train de forniquer joyeusement.

— Jacques, tu entends cet oiseau ?

Coin-coin.

— Je crois que c'est un engoulevent vocifère...

Je ricane.

— Il n'y a pas d'engoulevent en Provence.

Dieu ne sait pas tout, contrairement à ce que ses thuriféraires voudraient nous

laisser croire dans leurs publicités
enluminées mais mensongères.

— Tu crois ?

Coin-coin.

— Alors, poursuit-il, c'est un tadorne à tête
grise.

— Le tadorne n'est pas un oiseau nocturne.

— Une chouette ?

— Une chouette fait « hou-hou » pas «
coin-coin ».

Coin-coin.

Le bougre a réussi à éveiller mon attention.
C'est vrai que c'est bizarre, ce cri.

Alors, je me lève pour essayer de repérer
l'origine de ce bruit incongru.

Dieu se lève aussi, intrigué.

Coin-coin.

Cela vient de la route en bas de la butte sur
laquelle nous nous vautrions encore
quelques minutes auparavant.

C'est vrai que la nuit provençale est
émaillée de bruits divers et variés depuis la
mélopée tristounette du chat-huant
jusqu'aux grognements ardennais des
cochons sauvages.

Mais « coin-coin » : jamais entendu.

Nous nous dirigeons vers la route et là -ô
surprise- une ombre blanche déambule.

— Un fantôme, soufflé-je à l'oreille de Dieu.

— Jacques, les fantômes n'existent pas.

— Comment ça, les fantômes n'existent
pas ? T'es sûr que tu n'oublies pas de temps

à autre une âme avant de l'envoyer dans ton paradis où le chauffage est en panne ou en enfer auprès de femmes légères qui ont fait le bonheur du Moulin Rouge du temps de Toulouse-Lautrec ?

Dieu se vexe.

— Je n'oublie personne.

Nous approchons.

« Coin-coin » fait l'ectoplasme dont les formes se précisent.

Bon sang, ça me fait flipper. J'en deviens shakespearien :

— « Mais, chut ! Regardez ! Là ! Il revient encore ! Je vais lui barrer le passage, dût-il me foudroyer. Arrête, illusion ! Si tu as un son, une voix dont tu fasses usage, parle-moi ! S'il y a à faire quelque bonne action qui puisse contribuer à ton soulagement et à mon salut, parle-moi ! Si tu es dans le secret de quelque malheur national, qu'un avertissement pourrait peut-être prévenir, oh ! Parle. Ou si tu as enfoui pendant ta vie dans le sein de la terre un trésor extorqué, ce pourquoi, dit-on, vous autres esprits vous errez souvent après la mort, dis-le-moi. » (Hamlet, Scène I pour les jeunes gens et jeunes filles dont les connaissances s'arrêtent aux frontières de Facebook, de Youtube et de 9gag.com).

Nous sommes maintenant tout près.

Coin-coin.

Le fantôme lève la main et nous salue.

— Salut, Jacques, tu vas bien ?

Je n'en crois pas mes yeux, c'est Gilles, mon voisin du bas.

Tout nu. Ah oui, là alors, pour être tout nu, il est tout nu. Comme un ver (j'excepte les vers femelles sans formes habillés par Jean-Paul Gaultier ou Sonia Ryquiel).

— Gilles ! Mais tu es tout nu !

Il se regarde et dit :

— Oui et alors ?

— Mais... tu pourrais faire de mauvaises rencontres !

Il a l'œil égrillard.

— Qui, par exemple ?

— Je ne sais pas moi, une couguar nymphomane en manque ou une femme policière qui fait sa ronde et pourrait se jeter sur toi en arrachant ses insignes, son pistolet et son soutien-gorge pare-balles.

Il a l'œil de plus en plus pétillant.

NdLA : Je rappelle que tous ces textes sont écrits avec pour objectif d'éduquer les ados boutonneux et reptiliens, formés en particulier à ne pas croire en Dieu même s'il leur pourrit la vie. À ce stade de la narration, je pourrais céder à la tentation d'un autre genre de littérature. On n'arrête pas de me dire que le sexe se vend mieux que mes délires philosophico-religieux. Mais voilà, une longue pratique de l'autodérision ne me semble pas être un

atout majeur pour me lancer dans la description de scènes torrides. Tout au plus, arracherais-je un rire nerveux ou sincère mais, dans tous les cas, impropre à prolonger une copulation enthousiaste. Voilà, c'était juste pour dire que si vous espérez ce genre de chose, vaut mieux que vous chargiez le dernier DVD de Katsumi intitulé « My Fucking Life ».

Alors Dieu vient à mon secours.

— Mais c'est vous qui faites « coin-coin » ?
Gilles lève la main et montre un petit canard en plastique jaune. Il serre les doigts et ça fait « coin-coin ».

— Mais Gilles, qu'est-ce que tu fais avec ce canard ?

— C'est pour Tao.

Alors, vous n'êtes pas censé connaître Tao. Tao est le chien de Gilles, un Golden Retriever de douze ans, un peu pataud et très myope. On l'appelle aussi le chien-facebook car il est tellement sociable qu'il suit à peu près n'importe qui. Après, il se perd dans la nature et comme il est miro, il ne trouve plus sa maison.

— Tu appelles Tao avec un canard en plastique jaune qui fait « coin-coin » ?

— Oui, c'est son jouet préféré.

Voilà, je vais arrêter cette histoire ici. Personne ne me croira mais j'ai un voisin qui se promène tout nu dans la nature avec

un jouet qui fait « coin-coin ». Tout ça pour appeler son chien qui est myope comme une taupe et s'est perdu dans la nature. En plus, c'est un chien qui joue avec des canards en plastique jaune. Déjà que j'avais un voisin psychologiquement proche du professeur Tournesol (voir « Dieu et mon voisin »), en voilà un autre qui ne déparerait pas dans un musée pour erreurs génétiques.

Je hausse les épaules et je retourne sur ma butte. Dieu est déjà là, il vient de vider la bouteille. Rien ne me sera épargné.

— Tu n'en voulais plus, je suppose ? demande-t-il avec cet air narquois qui me hérissé particulièrement.

Je m'assieds près de lui.

— Je suis maudit, dis-je, j'ai des voisins étranges.

Dieu me tape sur l'épaule.

— Jacques, tu ne connais pas ta chance, il y a des millions de gens qui voudraient avoir des voisins comme ça.

Il a un air moqueur. Qu'est-ce qu'il mijote ?

— Dis-moi, Dieu...

— Oui, Jacques ?

— Ces voisins étranges, tu n'y es pour rien n'est-ce pas ?

Il plonge le nez dans son verre vide et rit doucement.

Des voisins étranges. Etranges. Anges. Anges gardiens. Gardiens.

Je suis prisonnier de Dieu et de ses séides !
Je dois faire un cauchemar.
Car Dieu n'existe pas. Dieu n'existe pas,
Dieu n'existe pas, Dieu n'existe pas... et les
anges-voisins-gardiens non plus.



7. Dieu et la loi du plus grand nombre

Note liminaire : pas d'histoire vécue ici, juste une sorte de ras-le-bol, un coup de fatigue. D'entendre toujours la même rengaine.

— Ça pue l'encens, ici !

Non mais, je vous jure. Il sait que je n'aime pas ça, cette odeur de sac à main brûlé qu'on balance à bout de bras dans des églises tellement froides qu'on a dû y stocker des tonnes de surgelés périmés durant des siècles. J'ai dit à Dieu que lorsqu'il allait faire un tour là-bas, il était prié d'enlever son péplum, de se mettre à poil et de prendre une grande douche et une bouffée d'Axé dans la version Dark Temptation ou Vice.

— Ça pue l'encens, ici !

Il est encore allé dans cette église où des grenouilles ultramontaines et intégristes se rassemblent en masse pour le prier de griller séance tenante les athées dont je suis, les francs-maçons, les juifs, les

homosexuels, les bissexuels, les transsexuels, les bigames, les polygames et tous les Musulmans qui ne voudraient pas se convertir. Accessoirement, de laisser la Birmanie et le Laos à quelques bouddhistes en robe jaune ou rouge pour permettre aux touristes chrétiens de dépenser leurs euros pontificaux et de se sentir l'âme charitable. Non mais... c'est que ça sent vraiment l'encens !

— Ah te voilà, toi, dis-je quand je le vois enfin surgir de nulle part.

— Suis pressé, Jacques, donne-moi un café.

— Pressé ? Qu'y a-t-il de si urgent ?

— Je dois y retourner.

— Retourner où ?

— À l'église, allez, vite, un café.

— Attends, attends, tu as bien deux minutes pour moi... c'est quoi cette lubie ? Tu n'y vas jamais à l'église.

Ça, je sais que ça l'agace. Avez-vous remarqué qu'il y a toujours une petite lumière rouge dans les églises, juste à côté du garde-manger où ils planquent les hosties ? Il paraît que cela indique la présence de Dieu. En fait, pour être précis, la présence de Jésus-Christ. C'est ça qui fait bisquer Dieu. C'est pour son fils, pas pour lui. Alors, je lui dis qu'il n'est jamais à l'église. Ça l'énerve.

— Eh bien si, tonne-t-il en faisant tintinnabuler ma collection de seins en

porcelaine, je vais à l'église.

— Et pourquoi cet intérêt soudain pour la religion qui est l'opium du peuple comme chacun sait ?

— Parce qu'ils sont nombreux, Jacques, de plus en plus en plus nombreux.

Là, il a raison, les églises se remplissent dangereusement. Les mosquées et les séminaires de spiritualité aussi, d'ailleurs. Les bordels, non. Ces derniers auraient tendance à se vider. Le siècle des Lumières est éteint, trois fois hélas, mais de là à ce que Dieu parte en croisade dans les églises, c'est assez paradoxal, non ?

— Et tu y fais quoi ?

— Je trouve que le curé n'a pas de sermons très percutants. Je crois qu'il a trop lu Voltaire et Michel Onfray. Il faut que je le recadre.

— Mais tu ne t'es jamais occupé des curés !

— J'aime bien l'odeur de l'encens.

Dieu aime l'encens ? J'aurais beau mettre dans la maison des diffuseurs de parfum en forme de fleur avec du Dancing Queen ou du May Chang et il préférerait l'encens ? Je réfléchis à toute vitesse, ce qui, dans mon cas, veut dire que je connecte trois neurones avec un vieux fer à souder donc que cela me prend plusieurs minutes.

Non, Dieu ne peut pas préférer l'encens à l'arôme opiacé du May Chang.

L'encens, ça sent vraiment mauvais ! Le

gars qui a inventé ça pour attirer les fidèles et les retenir dans un bâtiment glacial était vraiment pourri dans sa tête. Ou maso. Ou pervers. Même les politiciens n'osent plus faire ça dans leurs meetings.

Meetings, c'est ça. Bingo.

— Aaah, mais je vois, tu y vas parce que tes ouailles sont là, en nombre, en chair et en os. Tu en as marre de tes amis Facebook ou de tes followers Tweeter, c'est ça ?

Et par la même occasion, aussi de moi qui suis à ses yeux un enfant de salaud. Mais moi, j'ai du bon café, du bon vin, des calissons extra et des voisins stupéfiants.

Il se tourne vers moi et je vois que j'ai frappé juste.

— Mais Jacques, il faut bien se rendre à l'évidence, tu es bien gentil mais tu es le dernier à croire à l'évolution, à Darwin et à Marc Lavoine qui dit qu'il descend du singe. Je te signale que Marc a fait marche arrière sur Antenne 2 en disant qu'il avait la foi.

— Les foies, oui ! Il a sûrement reçu des menaces de ta bande de gangsters avec leurs costards de pétainistes et leurs drapeaux avec des croix gammées partout !

— Je dirais plutôt qu'il s'est rendu à la raison.

La « Raison ». Dieu fait appel à la « Raison » pour justifier les menaces d'une bande d'extrémistes affublés de t-shirts sur

lesquels il est inscrit « avorteur tueur » ou « Dieu, Patrie et Famille ». Rien ne me sera épargné.

— Jacques, je sais à quoi tu penses mais il faut aussi que tu admettes qu'on ne peut avoir raison tout seul contre tous les autres.

— C'est quoi ça ? C'est un truc à la Bernard Henry Lévy qui nous entourloupe pour justifier l'usage de la force contre les Iraniens ? D'où ça sort, ça ?

— C'est la Loi du Plus Grand Nombre.

— La Loi du Plus Grand Nombre ? Mais mais mais... d'où ça sort, ça ? C'est dans le Nouveau Testament ? Dans l'Ancien ? Je n'ai pas lu ça dans les tables en marbre de Carrare que Moussa Ben Amram (Moïse pour les lecteurs de La Croix) a ramenées du Djebel Moussa (Mont Sinaï pour les lecteurs de La Croix) avec les Dix Commandements gravés au laser hiéroglyphique.

— Jacques, tu es ringard. Les choses changent.

— Ah bon ? Je croyais que les paléontologues, archéologues, anthropologues, sociologues avaient démontré qu'on était toujours aussi cons qu'il y a trois millions d'années et que la croissance de la taille du cerveau s'expliquait par une propension coquine à mémoriser toutes les positions du Kamasutra ? Qu'est-ce qui a changé ?

— La démocratie.

— La démocratie ?

— Oui, la Loi du Plus Grand Nombre.

Ça sent le piège à plein nez. Le guet-apens, la ruse, l'embrouille, la manipulation.

Dieu est un manipulateur, ça vous l'avez déjà compris. En outre, il s'inspire de plus en plus des techniques de la Programmation Neuro-linguistique depuis qu'il a lu « Les dieux voyagent toujours incognito » de Laurent Gounelle. Il devient imbattable, la suite va me donner raison.

— Tu peux être un peu plus explicite et me parler avec des arguments que mes neurones peuvent appréhender ?

— Jacques, tu es le fruit du Siècle des Lumières, des lois de Maxwell, du modèle atomique de Rutherford et surtout de la copulation joyeuse d'Angèle et de José, tes parents bien-aimés.

— Oui.

— Bien. Tu accepteras donc une démonstration rationnelle ?

— Oui.

Ça sent mauvais. Aussi mauvais que l'encens ou un début d'incendie dans les garrigues de Provence.

— Va chercher trois dés.

Inutile de le nier. J'ai des dés, des cartes, des jeux de poker et toutes ces sortes de choses éducatives conçues et fabriquées afin de mieux comprendre le

fonctionnement des mathématiques et les fondements du calcul des probabilités et de la sélection naturelle. Accessoirement pour dilapider dans des clandés pourris une retraite devenue étique à force de CSG, RDS et autres taxes dites sociales.

Je ramène trois dés non pipés.

— Jette-les.

Chose dite, chose faite. Cinq. Deux. Cinq.

— Fais la somme.

Il me fait faire un test d'Alzheimer ?

— Douze.

Et oui, j'ai fait ma scolarité à une époque où l'on apprenait les sommes et les multiplications par cœur, sans utiliser ses doigts et encore moins la calculette puisqu'elle n'existait pas.

— Fais ça deux cents fois et note les résultats.

Il a pris un ton tellement autoritaire qu'il ne me vient pas à l'idée de rouspéter ce que je fais habituellement avec beaucoup de plaisir.

Je jette les dés, je fais la somme, je note.

Une deuxième fois.

Ça va plus vite qu'on ne le croit. Au début, on râle un peu, on se trompe, on rature mais très vite, on atteint un rythme de croisière assez sympathique. Bref, une demi-heure plus tard (oui, je sais, je ne suis pas rapide), j'ai tous les résultats. Dieu, pendant tout ce temps, a dû déguster une

demi-bouteille de cognac qu'il a déniché au fond d'un placard.

— Bon, qu'est-ce que je fais maintenant ? demandé-je.

— Tu ne remarques rien ?

Je jette un coup d'œil aux chiffres. J'en ai le tournis. Qu'est-ce qu'il veut que je voie ?

— Je ne vois rien.

Dieu soupire et me dit :

— Compte le nombre de fois que tu as fait trois fois « un » ou trois fois « six ».

Je jette un œil rapide. Zéro fois.

— Jamais eu cette chance.

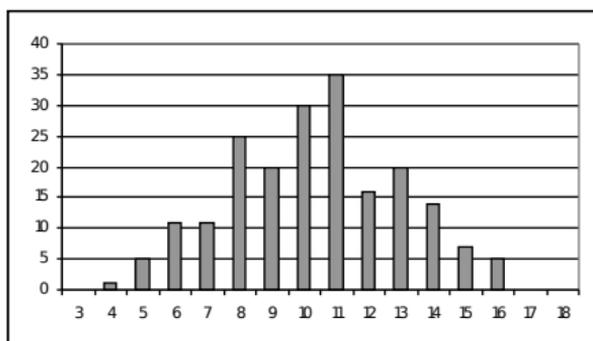
— Et alors ?

Je hausse les épaules et Dieu soupire derechef et un peu plus fort.

— Jacques, pour un athée matérialiste, tu n'as pas assimilé tous les trucs nécessaires à ta religion. Compte le nombre de fois que tu as eu 3, 4,... jusqu'à 18 et fais un petit graphique. Reviens me voir après.

Là, ça me gonfle un peu mais je veux savoir jusqu'où sa mauvaise foi va m'entraîner.

Je compte, je fais des petits bâtonnets et ça donne ça :



Je lui tends le bout de papier. Il ne le regarde même pas.

— Qu'est-ce que tu en conclus, Jacques ?

— Ben... que j'ai plus souvent des « 10 » et des « 11 » que des « 3 » ou des « 18 ». Mais ça ne me dit toujours pas où tu veux en venir.

Soupir très très prononcé.

— Tu vois, « 10 » ou « 11 », c'est un peu la moyenne. Il y a plus souvent le nombre moyen que les nombres extrêmes. Ça veut dire que lorsqu'un grand nombre d'éléments s'additionnent, on crée des êtres moyens en plus grand nombre que les autres.

Personne n'a une aspirine de 5000 mg, s'il vous plaît ?

— Et alors ?

— C'est la Loi du Plus Grand Nombre. Comme son nom l'indique, elle n'apparaît que lorsqu'une population devient nombreuse. Moi, j'ai démarré avec Adam et Ève et puis vous avez tellement copulé que vous êtes quelques milliards aujourd'hui. La Loi s'est mise à fonctionner et la démocratie est arrivée.

Je ne sais toujours pas où il veut en arriver mais je sens que je dois résister à ses sophismes et autres coquecigrues.

— Eh ! Il n'y a pas la démocratie partout que je sache, demande à Poutine !

— Oui, mais il y a les Pussy Riots, elles sont déjà cinq, demain elles seront cent cinquante et puis dix millions, c'est inéluctable.

— Tu veux me dire quoi ? Qu'un jour ou l'autre, on sera tous démocrates, blancs et chrétiens ? T'en as parlé à Nelson Mandela ?

— Tu exagères comme toujours mais c'est un peu ça quoique la couleur je m'en moque un peu du moment que les troncs des églises sont bien garnis.

— Oui mais non, je ne suis pas d'accord avec ça... rassure-moi, il y aura toujours des hommes et des femmes ?

— C'est déjà une autre histoire (Voir « Dieu et Hen, Hon et Han », histoire à venir, pas encore de la pub mais un « teaser » pour parler comme les publicitaires d'aujourd'hui), je n'ai pas fait le monde en un seul jour. Je ne suis pas responsable de tout, je laisse les choses se dérouler. Tu as entendu parler du libre arbitre ? (Voir « Dieu et le libre arbitre », histoire à venir, pas encore de la pub mais un « teaser » pour parler comme les publicitaires d'aujourd'hui).

--- Stop ! Pause !---

J'ai voulu faire comme Mark Zuckerberg et introduire Dieu en Bourse en me fondant sur les « j'aime » et autres clics

prometteurs. Je fais donc de la pub comme lui, c'est-à-dire n'importe comment, en espérant que les lecteurs d'Atramenta feront plein de commentaires, ce dont je les remercie et que les Amis-Facebook fassent du partage avec enthousiasme et amour, ce dont je doute car les Amis-Facebook ne sont sur Facebook que quand ils sont au boulot et que leur patron a le dos tourné, vu que le week-end, ils ont autre chose à faire.

Bref.

Je digresse trop et fais de la pub à tort et à travers. Je m'en excuse publiquement et retourne à mes moutons virtuels.

---Fin de Pause---

— C'est déjà une autre histoire, je n'ai pas fait le monde en un seul jour. Je ne suis pas responsable de tout, je laisse les choses se dérouler.

— Tu laisses les choses se dérouler ? Ça veut dire quoi ? Que tout à coup, il y a un paquet de gens moyens quelque part qui veut imposer sa loi ?

— Oui, c'est la démocratie.

— Arrête avec la démocratie ! Tu sais qu'elle n'existe pas, qu'il y a toujours un connard moyen avec juste une plus grande gueule que les autres et qui se met à brailler qu'on est tous frères, tous solidaires sauf avec les étrangers qui ne sont pas de chez

nous. Ensuite, tous les chrétiens blancs moyens votent pour lui y compris quelques immigrés qui trouvent que chez nous, c'est plus rigolo que chez eux. Et lui, le Chef Moyen, il s'enferme dans un palais avec des conseillers véreux et ils prennent tout ton pognon car il faut être solidaire.

— Tu n'exagères pas un peu ?

— Du tout ! Et je n'ai pas fini. Pour être sûr que tout le monde adhère, ils mettent en place des écoles avec des cours de politesse, de civisme, de morale ou de religion. Ils créent des écoles laï-niques, catho-niques, hébra-niques, cora-niques pour propager la Pensée U-nique. T'as remarqué que le même mot revient souvent ? Tout ça, c'est fait pour nous niquer jusqu'à la moelle et de préférence encore plus profond.

— Jacques, tu deviens vulgaire !

— Je n'ai pas fini !

— Jacques, je te sens énervé.

— Juste un peu.

— Mais j'ai quand même raison, admets-le, tu as vu cette belle démonstration de la Loi du Plus Grand Nombre ? Imparable. Et puis regarde autour de toi, tout le monde pense la même chose.

J'en ai marre. Marre de tous ceux qui balancent en permanence des trucs du genre « tu vois bien que j'ai raison », « tout le monde est d'accord là dessus », « mais tu ne peux pas nier ça ! », « tu dois admettre

que... », « la Loi, les Règlements, le Bon Sens », « tout-le monde-sait-bien-que » et tutti quanti.

J'en ai marre. Je veux pouvoir avoir tort et en même temps, ne pas me sentir coupable. Je veux pouvoir tricher lorsque je fais ma déclaration d'impôts même si Dieu regarde au-dessus de mon épaule en faisant « Tsk, tsk ». Je veux m'offrir un week-end en louant une Ferrari si possible avec Monica Bellucci mais elle n'a pas encore dit oui et ce, sous les yeux désapprobateurs de mes héritiers. Je veux pouvoir ne pas offrir de cadeau de mariage à un lointain petit-neveu qui ne m'envoie jamais de mail et qui se fout que ma prostate gonfle ou pas.

Je vais le dire. Le gros mot. Je vais le dire.

— Je veux être libre.

Libre.

— Jacques, ne dis pas de gros mots. Tu es un sociopathe, un individualiste, un anarchiste, un hédoniste, un égoïste et un rat.

Je dois reconnaître qu'il n'a pas tout à fait tort. Merde, voilà, que je tombe dans le piège du raison-tort, bien-mal, blanc-noir, beau-moche, français-immigré.

Alors, je me bats encore un peu, du bout des lèvres, le souffle court et les articulations douloureuses (ça, c'est mon grand âge qui en est la cause).

À la fin, Dieu sonne l'hallali :

— De toute façon, tu sais ce qui arrive aux minorités ?

Je pense aux Sioux, aux Apaches, aux Arapahos, aux Natchez, aux Chirikawas et j'en passe. Aux Incas, aux Aztèques, aux Mayas, aux Toltèques, aux Pascuans et j'en passe. Aux Coptes d'Égypte, aux Musulmans d'Inde, aux Hindous du Pakistan, aux Ossètes, aux Tchétchènes, aux Allemands de la Prusse Orientale, aux Juifs de partout et aux Roms en France. J'en oublie. Beaucoup.

— C'est une menace ? dis-je d'un filet de voix qui frétille à peine d'un spasme de rébellion.

Il me regarde avec ce sourire démoniaque que je n'aime pas. Dieu est dieu quand même, il n'a pas besoin de jouer le rôle de l'autre, là, avec sa queue fourchue et son panier de pommes à faire tomber Arielle Dombasle ou Laetitia Casta, victimes un peu connasses et toutes désignées d'un truc vieux comme le monde que même les dragueurs de la catégorie « Laid — Chauves — Bedonnants — 70 ans et Pauvres » n'osent plus utiliser.

— Ne me dis pas que c'est un conseil d'ami ou un truc de ce genre, ça va me mettre en colère et le médecin m'a interdit les ires irrationnelles.

— C'est toi qui vois.

C'est moi qui vois, c'est moi qui vois, il en a

de bonnes, lui. Mais je ne vais pas céder. Si l'on cède, c'est la porte ouverte à toutes les oppressions et patati et patata. Si, après tout je vais abandonner, la lâcheté étant l'une de mes rares qualités.

Je vais rentrer dans le rang. Rang-trer. Devenir bon et me faire chrétien car blanc je le suis déjà. Ouf, je ne suis pas Michaël Jackson ! Cela m'évite les 4350 bains de lait d'ânesse et l'achat de 1870 pots de crème à la Diprosone.

Bon et chrétien. Je vais me racheter une conduite et devenir comme tout le monde.

C'est quand encore la prochaine messe ?

Heureusement que je connais le curé. Celui que Dieu veut recadrer. Je lui apporterai un Lou Bassaquet Les Rascailles et on boira à la santé des femmes et des putains d'Amsterdam comme l'autre Jacques, là...

On sera deux à boire à la santé de Brel, de Robert Lamoureux et de Desproges.

On se mettra à rire comme des souûlographes saturés à l'éthanol et le sacristain nous rejoindra.

Ensuite viendront les trois enfants de chœur.

Plus tard, on sera mille.

Dix milliards.

Et puis, on fera comme les dinosaures, on laissera la place aux suivants, virus ou lémuriens. Et Dieu restera tout seul avec eux. Carpe diem.

- Jacques, c'est pas rigolo, cette fin.
- C'est toi qui vois.



8. Dieu et les magasins de bricolage

Note liminaire : Arrivé en ce jour du 7 septembre 2012. Tout est évidemment authentique et avéré. Je sais que c'est du réchauffé car je me suis laissé aller à une narration très similaire il y a quelques mois. Mais je n'ai pas pu résister.

La canicule n'étant plus qu'un lointain souvenir et ayant réussi à lui survivre faisant ainsi fléchir les statistiques mortifères de l'Institut de Veille Sanitaire, je me décide enfin à me lancer dans quelques menus bricolages.

Il faut que je remplace quelques margelles de la piscine et autres dalles diverses et variées que les chocs thermiques provençaux et les pluies sahariennes ont rendues méconnaissables.

Allez hop, un petit coup d'internet d'abord, Google et toutes ces sortes de choses pour voir ce qui se fait chez les marchands ad hoc et compétents ainsi que dans les grandes surfaces.

Dieu s'assied près de moi.

— Tu trouves, Jacques ?

Il n'y a rien de plus agaçant que de commencer à chercher quelque chose et d'entendre quelqu'un dire « tu trouves ? » même si c'est Dieu. Surtout si c'est Dieu car, en outre, il devrait connaître la réponse. En fait, je crois que finalement, Dieu ne sait pas tout et qu'il est en apprentissage permanent. Un peu comme un contrat de qualification ou un de ces machins en alternance.

Je ne réponds pas à la provocation mais il s'incrute.

— J'aime bien cette dalle en pierre là ...

Évidemment, il a choisi la plus chère, la pierre de Rognes authentique et amoureusement taillée par des artisans hors de prix (pléonasme, je sais), le machin à 350 euros le mètre carré, représentant mon budget annuel total de travaux.

— Trop cher.

— Oui, mais c'est beau et quand on aime...

Je me retourne vers lui et le foudroie du regard.

— Bon, bon, je vais me faire un café, tu as acheté du Kopi Luwak, comme je t'ai demandé ?

Le Kopi Luwak à 1000 dollars le kilo doit son arôme exceptionnel à des grains de café que la civette de là-bas, en Indonésie, n'a pas réussi à digérer. Alors, si tu veux du café, tu dois chercher les crottes de civette

et en extraire les grains de café. Comme quoi, quand on est dans la merde, c'est pas toujours négatif.

Je ne réponds pas à cette ultime provocation et je poursuis mes recherches. Après m'être usé les yeux à scanner des centaines de pages internet tout aussi peu explicites les unes que les autres, j'ai jeté mon dévolu sur PP (non, pas « pépés », ni « pépées », j'utilise cet acronyme pour masquer un célèbre marchand de matériaux que les masochistes du bricolage auront aisément reconnu). D'autant plus qu'il y a un magasin près de chez moi.

Tout ragaillardisé d'avoir pris une décision efficace, je prends ma petite auto que les lecteurs assidus de mes délires commencent à connaître et je descends dans la ZAC ou la ZIRST ou la ZIP, je ne sais plus et je m'en fous.

Point P (ah zut, je l'ai dit !), un chouette magasin avec un accueil sympa mais pas un client car c'est la crise, mon bon monsieur.

Dieu est venu avec moi. En descendant de la voiture, il me dit :

— Bon, je te laisse, il me semble avoir vu une connaissance par là-bas.

J'aime autant sinon, il va s'en mêler et ça va durer des plombes. J'entre dans le magasin d'un pas alerte ou ce qu'il en reste.

J'explique que je ne vais rien acheter aujourd'hui (les mines s'allongent) mais

que je pourrais acheter demain (les mines s'éclaircit) si d'aventure ils pouvaient me fournir quelques matériaux judicieusement choisis et de préférence peu onéreux.

Une dame accorte aux seins subtilement dévoilés s'approche de moi et me dit :

— Je m'occupe de vous.

Elle m'emmène dans son bureau en tout bien tout honneur, approche une chaise de mes fesses séculaires et me demande :

— Que puis-je pour vous ?

J'ai préparé la chose et je me suis muni de catalogues fraîchement téléchargés et promptement imprimés.

— Voilà, j'aimerais connaître quelques prix avant de prendre ma décision.

— Allons-y, vous avez les références ?

— Pas les références Point P mais j'ai ici les fiches de la Société Pierra.

Elle fronce les sourcils et me dit :

— Vous avez regardé dans notre catalogue si on avait ça ?

— Oui, vous être distributeur de la société Pierra mais dans votre catalogue, il n'y a pas le modèle que je cherche.

— Ça va être difficile.

— Ah ? Pourtant, j'ai appelé la Société Pierra et ils m'ont dit que vous pouviez vendre toute la gamme.

Elle fronce encore plus les sourcils.

— Bon, alors, c'est quoi votre modèle ?

— Les dalles type « Collégiale ».

Elle tape à toute vitesse sur son clavier et ça dure.

— Ah voilà, soupire-t-elle manifestement déçue d'avoir trouvé... dalles « collégiale », épaisseur 3,5 cm.

En fait, c'est 3,3 cm mais je ne vais pas chicaner pour deux millimètres, on pourrait croire que je suis un personnage chiant et imbuvable. Un peu, sûrement.

— Oui, c'est ça, il y a deux modèles : un modèle carré et l'autre rectangulaire, d'ailleurs, à ce propos, je voudrais signaler qu'il y a une erreur sur la fiche technique.

— Une erreur ?

— Oui, ils ont mis « carré, 64 cm x 43 cm » et rectangulaire « 43 cm x 43 cm », je suppose qu'il faut inverser les indications ?

— Si vous voulez.

Si je veux, si je veux, mais c'est pas moi qui veux, c'est la logique.

Cela me rappelle une autre anecdote. Un jour, je voulais visiter un magasin que j'avais du mal à situer. J'appelle et je tombe sur une demoiselle à la voix charmante qui m'explique le chemin avec ses références locales, style « lorsque vous arrivez aux poubelles, vous tournez à droite et à la maison de Jules, vous tournez à gauche ». On n'arrive pas à se comprendre alors, je lui demande tout simplement :

— Dites-moi simplement si le magasin est

plutôt au nord de la ville, au sud, à l'est à l'ouest.

Et elle de me répondre :

— Ça dépend d'où on vient.

Deux millions d'évolution simiesque pour en arriver là... chapeau bas, je m'incline. Et je reviens à mes moutons.

— Donnez-moi le prix de la dalle qui fait 43 x 43 quelle que soit la forme.

Elle ne perçoit pas l'ironie de la remarque et me renvoie une question :

— Quelle épaisseur ?

— Sur la fiche, il y a 2,5 et 3,3 cm. Donnez-moi le prix pour 3,3 cm.

— Je n'ai que le 2,5 cm.

Je hausse les épaules.

— Donnez-le moi quand même.

— Quelle couleur ?

Je consulte la fiche. Il y a trois couleurs disponibles : Quercy, Sommières ou Rose Provence.

— Rose Provence.

— Je n'ai que Champagne ou Sarlat.

C'est mal barré. Et là, je commets l'erreur du siècle.

— Quercy, ça a l'air d'être la même chose que Champagne, alors, prenons Champagne.

En fait, je me fous de la couleur, je veux juste un ordre de grandeur du prix. Je choisirai la couleur plus tard, c'est déjà assez compliqué comme ça. Mais elle ne me

lâche pas.

— Ah non, ce n'est pas la même chose, c'est Quercy ou Champagne que vous voulez ?

En fait, je voulais « Rose Provence » et là, je me suis laissé entraîner dans un échange ubuesquement irrationnel.

Comme elle voit que j'hésite, elle me dit :

— Donnez-moi votre fiche.

Je lui tends la feuille qu'elle scrute attentivement.

— Où avez-vous eu ça ?

— Ben, sur internet.

Elle me regarde comme si j'étais le dernier des Mohicans et crétin de surcroît. Elle hoche la tête.

— Vous voulez autre chose ?

— Je vois qu'il y a des « modules indissociables » et en une seule épaisseur (ouf).

Ces modules sont des ensembles de dalles de plusieurs dimensions. Pour un mètre carré, vous avez six dalles différentes. C'est très joli mais pas facile à trouver. Lisez plutôt la suite.

— Je ne vois pas ça. J'ai « Opus romain ».

Je regarde ma fiche, ah oui, « opus romain », c'est le type de montage.

— « Opus romain », oui, ça me va.

— Il y a six formats différents, lequel voulez-vous ?

Bouhouhouhou...

Je vais bientôt arrêter cette narration car

tout me prend soudain à la gorge.

En fait, ça a duré une heure et demie. Moi, je m'effondrais de plus en plus alors que l'accorte responsable des ventes était de plus en plus guillerette.

— Des dalles, vous en voulez combien ?

— J'ai deux options : soit 40 m² si c'est trop cher, je compléterai avec des pavés bon marché, soit 100 m² si le prix est raisonnable.

Stupeur chez mon interlocutrice. Après trente secondes, elle avale sa salive et siffle :

— Oui, mais il faudrait savoir quand même !

— Quand j'aurai vu ce que cela me coûte. Vous pouvez me noter les prix sur une feuille de papier ?

— Oh, je vais faire beaucoup mieux, dit-elle rayonnante comme une pastèque sous le ciel de Marrakech, je vais vous faire un devis avec une réduction importante.

Elle tape, tape encore, me demande mon nom, mon adresse mais pas mon numéro de portable, faut pas rêver quand même.

L'imprimante se met à cracher.

Elle me tend la feuille.

Il y a un chiffre en bas.

21273,84 euros.

Qu'est-ce que cela aurait été s'il n'y avait pas eu de réduction !

Pour ceux qui ne me croient pas, je tiens à

leur disposition une copie du document.

— Ne vous effrayez pas, dit-elle, j'ai mis cent mètres carrés pour tout !

Je me lève comme un halluciné qui aurait vidé son flacon de Prozac.

Elle me sort son boniment d'usage.

— Je reste à votre disposition pour toute information complémentaire, n'hésitez pas à venir ou à m'appeler, nous sommes à votre service, bla bla bla...

Dehors, Dieu m'attend avec un petit homme tout sec, tout bronzé. Son regard est lumineux et bienveillant.

— Mohamed ! m'exclamé-je

(Voir « Dieu et les magasins de bricolage », première version dans la série « C'est Dieu qui a commencé »).

— Salut Jacques.

— Mais tu ne travaillais pas chez Philibert avant ?

— Tu sais, Jacques, je travaille partout.

Ah merde, encore un qui a le don d'ubiquité.

Et il ajoute :

— Ça a été ici ?

Je lui tends la feuille. Dieu et Mohamed se penchent sur le devis.

Et ils éclatent de rire.

— Pourquoi vous riez ?

— Pour une fois, les dieux n'y sont pour rien, dit Mohamed entre deux hoquets.

Je veux bien le croire.

Je me demande si les dinosaures n'ont pas disparu pour une raison similaire.
Si oui, je vous conseille de dépenser votre argent à des tas de conneries ou à rejoindre un monastère de cisterciens éthyliques.
Car la fin du monde est proche.



9. Dieu et Gérard M.

Note liminaire : Gérard M. est un ami lorrain. Je ne peux pas en dévoiler plus sauf ce qui est dit ci-dessous.

— Le café est servi !

Silence.

Habituellement, Dieu est là dans la seconde qui suit. Même avant une seconde car Dieu est partout. Il souffre d'ubiquité permanente et immatérielle. Non, ce n'est pas une maladie génétique rare. Dieu n'a pas d'ADN. Quoique ... mais ça, c'est déjà une autre histoire.

Silence.

Vous allez me dire que Dieu n'arrive pas comme ça au grand galop avec des bruits de sabots. Non, c'est Belzébuth qui a des sabots, pas Dieu. Et pour ne pas m'effrayer, il arrive souvent en sifflotant.

Mais là, silence.

— Le café va être froid !

Dieu déteste le café froid.

Silence. Qu'est-ce qu'il fout ?

Je m'inquiète tout à coup. Et s'il lui était

arrivé quelque chose ? Un accident ? Un moment d'absence (un comble pour Dieu) ? Un AVC ? Une mort subite ? Non, la mort subite de Dieu, c'est réservé à Sartre.

Je me précipite à l'intérieur de la maison. Il est là, devant ma bibliothèque. Il tient un livre en main. Mon livre. Un truc que j'ai écrit, qui n'a jamais trouvé d'éditeur et que j'imprime à mes frais et à trois exemplaires. Dieu tient mon livre en main. L'émotion me submerge. Dieu me lit ! Je m'approche doucement rayonnant comme une jeune encloquée qui voit sa première échographie.

— Dieu ?

— Mmm.

Dieu est absorbé. Il regarde le livre qu'il vient de fermer. Il le caresse du doigt, il le hume. Je reconnais ce livre, c'est un vague roman policier écrit après une cuite mémorable au rosé du Lou Bassaquet et que personne ne comprend. Un jour, un ami me l'a relié alors je l'ai mis dans la bibliothèque entre le « Necronomicon » de Lovecraft (1927) et la « Chymie au service des Princes » du Révérend Père Marcel, Société des Jésuites (1788).

— Dieu ?

— Oui, Jacques ?

— Tu aimes ce livre ?

— Oh oui !

Comme un cri du cœur. Dieu aime mon

livre !!! Si après ça, je ne trouve aucun éditeur, c'est que ce sont tous des enfoirés d'athées irrécupérables. Dieu, sponsor de mon livre ! Wouaw, Michel Houellebecq et Katherine Pancol n'ont qu'à aller se rhabiller.

J'ai comme un doute.

— Vraiment, Dieu, tu aimes ça ?

— Oui, Jacques, c'est un ouvrage magnifique.

Les larmes me montent aux yeux, mon cœur s'emballe à 300 pulsations par minute et ma prostate grossit de trente pour cent. Je ne parle pas des chevilles et du cou qui ont doublé de volume.

— Qu'est-ce que tu as le plus aimé dans ce livre, Dieu ?

— Le grain.

Le grain ? De quoi c'est-il qu'il me cause ? La perplexité rend ma syntaxe nerveuse.

— Qui a fait cette œuvre ? poursuit-il.

— Ben, c'est moi.

— Comment toi ?

Il tourne vers moi un regard mi-compatisant, mi-agacé.

— Ne me dis pas que c'est toi qui as fait ça, gronde-t-il.

— Mais oui.

Il ouvre le livre, passe son doigt sur un coin de page et me dit :

— « Gérard M. », c'est toi ?

Gérard M.

Gérard, mon ami, celui qui a relié le livre.

— Gérard ? Mais c'est le relieur !

— C'est bien de cela que je te parle. De la reliure. Elle est magnifique. Mieux que ça. Divine.

Tout s'effondre autour de moi. Mon cœur repasse à 50 pulsations et juste avant l'agonie finale, ma glycémie tombe à zéro et le noir profond de la dépression m'envahit tout entier. La reliure. Pas un mot de mon texte, de mes phrases, du scénario, de l'histoire. Juste la reliure.

Au bout de quelques minutes, le temps de passer du Paradis à l'Enfer et pire encore, je retrouve mes esprits et une immodestie rongée jusqu'à l'os.

— Oui, finis-je par dire, elle est très belle cette reliure.

— Mieux que ça, tonne-t-il, elle est parfaite !

Alors, là, ça m'agace, la perfection n'est pas de ce monde. Gérard est super fort mais quand même. L'adrénaline remonte et je décide d'en découdre.

— Comment parfaite ? Rien n'est parfait ! Sur quoi tu te bases pour dire ça ?

Il me tend le livre d'un air méprisant.

— Mais ouvre les yeux, Jacques, regarde attentivement.

Je prends le livre, il est beau, certes, mais parfait, qui oserait l'affirmer ?

Dieu devine mon incompréhension. Il

hausse les épaules et s'en va. Il ne boit même pas son café. Je le laisserai longtemps refroidir (le café) dans l'espoir de son retour (Dieu) et d'une explication. Mais rien.

Je reprends le livre, c'est vrai que c'est bien foutu.

Mais parfait, faut pas exagérer quand même.

Alors, je prends une loupe et je regarde. Merde, pas un défaut, pas un atome de colle excédentaire, ni de faux pli dans les plats, pas de mauvais alignement de la tranche, pas de nerf mal arrondi, pas de filet de mors sinueux.

Trop beau pour être vrai.

Alors, je me souviens que j'ai gardé d'une vie antérieure et inavouable un rugosimètre de la Feinprüf GmbH, 1936.

Je passe des heures à relever des profils : le plat dans toute sa longueur, chacun des nerfs, la distance entre nerfs, les coins, les tranches, tout quoi.

Je reporte les valeurs obtenues sur un grand papier millimétrique de format A3 avec des échelles au micron.

Parfait.

Merde, c'est parfait. Dieu a raison.

Alors, je veux en tester la solidité. Dix fois je jette l'ouvrage contre le mur. Tout ce que je réussis à faire, c'est dix trous dans le plafonnage. Le livre est intact. Sûr, pour

être parfait, c'est parfait et c'est donc une œuvre du Diable. Tiens, je vais agacer Dieu.

— Dieu ?

Jamais là quand il faut, lui.

— Dieu ?

...

— J'ai là un Cognac Napoléon.

— D'où ?

— Château de Beaulon, Liqueur des Anges.

— J'arrive.

Quand Dieu dit « j'arrive » , ce n'est pas comme ces ados acnéiques au cerveau enkysté par Zuckerberg et qui, appelés pour le déjeuner, arrivent pour le dîner. Non, Dieu, ça frise la nanoseconde. Et une nanoseconde de plus pour vider le premier verre.

Il soupire d'aise et me dit :

— Alors, ce livre ?

Évidemment, je pourrais le provoquer, lui dire que je pense que c'est le Diable qui est derrière tout ça mais je n'en ai pas la preuve et Dieu qui est plus rationnel qu'on ne le croit, va me casser les joyeuses pour me faire dire que je raconte n'importe quoi. Alors, une idée me traverse l'esprit.

— Tu aimes la liqueur de mirabelle ?

Je vois ses yeux qui pétillent.

— De la VRAIE liqueur de mirabelle ? Avec des mirabelles de Lorraine ? Et une pointe de Côte-de-Toul blanc ?

— Oui.

— Et qui fait ça ?

— Gérard.

— Gérard M. ?

— Oui, le même.

— On part quand ?

Quand Dieu dit « on part quand ? », ça veut dire qu'on part tout de suite, dans la nanoseconde, enfin, vous savez déjà.

Dans la voiturette que j'ai réussi à sauver de mon dernier contrôle fiscal, Dieu embarque avec un colis emballé dans du papier journal.

— C'est quoi, ça ?

— Un cadeau pour ton ami.

Huit heures plus tard (il y a loin de la Provence ensoleillée à la brumeuse Lorraine), nous débarquons quelque part, aux environs de Nancy (je ne suis pas autorisé à dire où exactement). Chez Gérard.

Christiane (la tendre épouse de Gérard) nous reçoit avec sa chaleureuse empathie habituelle. Elle me demande si je vais bien, si le trajet n'a pas été trop long, si j'ai soif ou faim. Puis, elle regarde Dieu et dit :

— Jacques, c'est qui ton ami ?

— C'est Dieu.

Christiane n'a pas l'air étonnée, elle ne s'étonne plus de rien ou si peu.

— Celui du livre « C'est Dieu qui a commencé » ? (pub)

— Oui.

Elle lui tend la main et ajoute :

— Soyez le bienvenu, j'admire beaucoup ce que vous faites.

Là, elle en fait un peu trop à mon goût.

— Gérard est là ?

— Oh oui, mon Gérard est là, toujours occupé.

— Dans son antre ?

— Oui, mais allez-y. Vous ne le dérangerez pas.

Nous descendons dans la cave et arrivons dans une pièce extraordinaire. C'est un vrai capharnaüm : des livres anciens, des bocaux avec des serpents, des peaux de veau qui pendent partout, des minéraux, des minerais, des cornues et des athanors. Mais attention, hein ! Tout est dans un ordre presque parfait. Parfait, encore.

Gérard est là, devant un petit établi en bois. Un livre est serré dans une vieille presse à percussion. Gérard, les lunettes sur le nez, donne quelques coups d'un petit maillet pour serrer les cahiers. Gérard ressemble à Gepetto dans la version Disney de 1940. Gepetto et Pinocchio. Rien à voir avec Cars ou Wall-E d'aujourd'hui qui nous décrivent des univers désespérants. Ah, ce bon vieux Gepetto avec ses cheveux blancs, ses lunettes et son tablier de cuir. Gérard, quoi. Dieu et moi restons silencieux. Gérard travaille. Et puis, je veux en avoir le cœur net.

Parfait, non mais !

Nous restons là des heures. Christiane nous apporte des viennoiseries et des petits verres de liqueur de mirabelle.

Dieu avale la mirabelle d'un coup. Moi aussi et j'ai tort : les larmes m'en jaillissent des yeux. Je ne sais pas si Gérard ajoute de la poudre à canon ou du gingembre synthétique mais ça dégage !

Gérard travaille toujours. Il frappe, pousse, caresse, cisèle, découpe, colle, enduit. Le livre prend forme. Ce n'est plus une pile de feuilles sales mais une œuvre d'art. Dieu est fasciné. Il me pousse du coude et souffle :

— Regarde, Jacques, regarde.

Oui, je regarde. Je vois des gestes rapides, un œil qui mesure et qui trace des lignes invisibles, des doigts qui forment, malaxent et serrent. C'est comme une symphonie faite de mouvements et d'éclairs de lumière.

Alors, tout devient clair. La perfection est là, évidente. Dans cette union subtile entre l'artisan et l'objet, dans le travail qui mène la matière à l'Œuvre.

Évidemment, on est loin de Tweeter et de ses gazouillis creux, dérisoires, ineptes mais ô combien amusants, j'en conviens.

Gérard enlève le livre de la presse, le tend à Dieu qui s'en saisit avec empressement. Il le soupèse, le regarde, le flaire.

— Parfait, dit-il, mais il manque quelque

chose.

Gérard rit, saisit un poinçon, le chauffe au chalumeau et le presse sur le coin intérieur du livre.

« Gérard M. »

— Pourquoi « Gérard M. » ? demande Dieu.

— C'est moi qui ai eu cette idée, dis-je rapidement.

— Drôle d'idée.

— Pas du tout... s'il avait mis son nom en entier, cela aurait perdu de son mystère.

Alors que là, tout le monde demandera : « Mais qui est Gérard M. ? » « Who is Gerard M. ? » « Wer ist Gerhard M. ? »... dans deux mille ans, des bibliophiles passionnés se poseront encore la question... ça fera un buzz extraordinaire, des millions de tweets !

Ils me regardent tous deux comme si j'étais le dernier des demeurés.

— Mais Jacques, dit Dieu, Gérard n'a pas internet !

Je regarde Gérard qui opine.

— Pas internet ?... Alors pas Facebook non plus, ni Tweeter, ni Viadeo, ni tout ça ?

Ils me regardent comme si j'étais un cloporte devenu cocaïnomane après avoir goûté du cadavre de Jean-Luc Delarue.

— Même pas un I-Pad, un I-Pod, un I-Phone ?

Ma voix se fait de plus en plus fluette.

— Donc pas de blog non plus où l'on pourrait exposer tes œuvres...

Je me sens tout petit, démuni, diminué, abaissé, comprimé.

Justement, à propos de comprimés, j'ai oublié mon flacon de Prozac à la maison. J'en aurais l'utilité en ce moment.

Dieu se retourne vers Gérard et ajoute :

— Assez perdu de temps avec ces enfantillages et futilités, Gérard, c'est superbe.

Alors Gérard parle pour la première fois :

— Non, non, tu exagères, c'est un très modeste travail. Je te l'offre.

— Alors, j'ai aussi un cadeau pour toi.

Et il lui tend le paquet qu'il a trimbalé jusque-là.

Gérard l'ouvre. Il pousse un cri étouffé.

Il y a là un cuir de Cordoue couvert d'une feuille d'argent, encrée au sandaraque et au noir de fumée. Des enluminures magnifiques encadrent un texte millénaire.

Je ne veux pas savoir ce que c'est.

C'est empli de trop de puissance.

Gérard baisse la tête et dit simplement :

— C'est trop beau, je vais abîmer ceci.

— Tatata, dit Dieu, allez, on te laisse, tu as du travail.

Alors, les paroles de Denis Zachaire, alchimiste prestigieux du XVI^e siècle me reviennent en mémoire : « Si j'en fus aise, Dieu le sait, si ne m'en vantais je pas pour cela, mais, après avoir rendu grâce à notre bon Dieu, qui m'avait fait tant de faveur et grâce. »



ps : J'ai essayé d'écrire ça avec des lol, ptdr, mdr et autres émoticônes que la médiocrité ambiante nous assène tous les jours mais je n'ai pas réussi. Je me sens ringard sur ce coup-là et j'entends Dieu rire dans les cieux. Il s'en fout de mes états d'âme, il est heureux : Gérard M. travaille pour lui !

10. Dieu et l'ADN de la banane

Note liminaire : on dit que la télévision rend débile. Pas toujours. Cette histoire en est la preuve. Il y a quelque temps, on y passait un reportage sur la rentrée des classes. Dans ce genre de sujet, on montre généralement une horde de morveux envahissant des locaux fraîchement repeints et des mères larmoyantes. Mais là, j'ai tout à coup entraperçu une classe d'ados couverts de boutons et de fringues à la mode en train de réaliser ce qui me semblait être une recette de cuisine. Et puis le prof a dit : « Voilà, vous allez extraire l'ADN de la banane ». Ça m'a cloué dans mon fauteuil (non, non, je ne me prends pas pour Jésus-Christ !) et inspiré ceci.

— Qu'est-ce que tu fais, Jacques ?

— Mmm.

Il arrive toujours au mauvais moment, lui.

Avant qu'il n'arrive en me posant des questions stupides, j'avais écrasé la banane, mis la cuillerée de sel et ajouté le liquide

vaisselle. J'étais justement occupé à mélanger le tout. Il paraît qu'il faut que ça mousse bien. C'est ce que la recette sur YouTube indique. Concentration extrême. Gouttes de sueur dans les yeux. Stress au max.

— Qu'est-ce que tu fais, Jacques ?

Je crois que si Sartre ne l'avait pas encore fait, je l'aurais tué. Je rajoute de l'eau, je mélange encore un peu.

— Tu fais un dessert ?

Et maintenant, l'instant critique : je pose le filtre à café sur un récipient et j'y verse l'espèce de mélange infâme que je viens de faire.

La procédure dit : « Laisser maintenant filtrer la préparation ».

— Ah ? Tu prépares du vin de banane ?

Je peux enfin abandonner ma préparation. Ils disent « laisser filtrer », il y en a au moins pour trois jours. Un peu comme si on voulait faire passer une panade pour bébé dans un filtre 1x4 « arôme intense »... c'est dire la gageure. Même pas sûr que l'ADN avec ses hélices et tout ça, va pouvoir passer. J'ai oublié de le dire : je suis en train d'extraire l'ADN de la banane.

J'enlève les lunettes et les gants. Oui, je sais, vous allez dire que cet attirail n'est pas vraiment nécessaire et que les projections de banane n'ont jamais tué personne mais j'ai toujours rêvé d'être une fois dans ma

vie dans la peau de chercheurs fous comme Crick et Watson, découvreurs de la structure de cette molécule abracadabrantesque (j'adore ce mot), fruit d'une longue évolution et qui nous a donné les singes et les bananes : l'ADN ou Acide Désoxyribonucléique pour les intimes.

Je me tourne vers Dieu qui s'est posé près de moi sans un bruit.

— Non, je ne prépare pas du vin de banane, je ne suis pas comme certains qui ne pensent qu'à engloutir des tonnes de calissons noyés dans le porto le plus onéreux, je me cultive, moi ! Et je veux contribuer au progrès de la science et de l'éducation, certes déplorable, des jeunes générations destinées à vieillir et à nourrir l'humus de notre planète ou le fond des océans. Disparus mais éduqués, Nom de Dieu !

— Jacques, tu jures beaucoup ces derniers temps.

Dieu hausse les épaules, il me sent particulièrement remonté, se dit qu'il vaut mieux ne pas chercher la bagarre et s'en va, quelque peu boudeur.

---Flashback---

À dire vrai, il y a quelques jours, je ne savais même pas que la banane avait un ADN. J'étais assis devant la télévision à suivre distraitement un reportage sur la

rentrée des classes. Pour illustrer les dires abscons du commentateur, on montrait des images d'un prof exalté se démenant pour réveiller une bande d'ados acnéiques tripotant leur smartphone. C'était dans une salle de laboratoire. Je me suis réveillé d'un coup quand j'ai entendu le prof dire :

— On va extraire l'ADN de la banane.

La banane a un ADN ? J'ai regardé la suite du reportage mais je n'ai rien appris d'autre sauf à confirmer mon opinion à propos des boutonneux : les uns se mettaient du sel dans les yeux et les autres sifflaient joyeusement l'alcool à brûler après l'avoir dilué, bien sûr, ado, oui, mais pas fou !

Je me suis jeté sur Internet et en tapotant « adn banane » dans la fenêtre que Google nous laisse entre les pubs et les images idiotes, j'ai obtenu 184 000 résultats en 0,25 seconde. Je confesse que je n'ai pas tout lu et que je n'ai pas essayé dans les autres langues sauf en anglais car « dna banana » ça donne beaucoup mieux : 1 240 000 résultats en 0,40 seconde. Il y a même des images et des vidéos sur TonTube.

J'ai sélectionné un truc écrit en français du XXe siècle, celui d'avant les lol, mdr et autres ptdr du français d'aujourd'hui, enfin, bref, le français que je comprends et j'ai découvert qu'avec de l'eau, du sel, de

l'alcool (quel gâchis), une assiette, une fourchette et une cuillère (non, pas pour manger la banane), on pouvait extraire le précieux ADN dans lequel réside l'héritage de toutes les bananes qu'elles soient Rhodochlamys, Callimusa, Eumusa ou Australimusa, merci Wikipedia.

J'ai donc rassemblé les produits ad hoc et la vaisselle de ma grand-mère pour me lancer dans cette troublante aventure qu'est l'extraction de l'ADN de la banane.

---Fin du flashback---

Il est tard et pour m'endormir, je compte des bananes au lieu de moutons mais quand je me love enfin dans les bras de Morphée, un cauchemar m'assaille toute la nuit : les bananes du monde entier se sont mises à incendier les ambassades de Provence au cri de : « arrêtez l'extraction de l'ADN de la banane ! » ou « à mort Darwin, Mendel et Jacques » tout en brûlant le drapeau occitan.

Je me réveille complètement rétamé mais heureusement, une bonne surprise m'attend.

Pendant la nuit, un liquide brunâtre a réussi à se faufiler par les trous du filtre : l'essence de banane !

(NdIA aux ados lobotomisés : ne mettez pas de l'essence de banane dans le réservoir de votre cyclomoteur... pardon...)

mob'... oui, je sais, ça s'appelle de l'essence mais ce n'en n'est pas).

Je me déguise derechef comme Doc dans « Retour vers le futur » et je poursuis l'expérience. C'est le moment critique ! Je mets un peu d'essence de banane dans une éprouvette, j'y ajoute délicatement de l'alcool à brûler. Je retiens mon souffle et je pose pianissimo l'éprouvette sur la table.

— Alors, cet ADN de banane ?

Dieu a pris sa voix tonitruante de jeune dieu dynamique prêt à renverser des murailles, à ouvrir la mer Rouge ou à redresser le budget de la France. (Tiens ! Une histoire intitulée « Les douze travaux de Dieu », cela pourrait être rigolo). Moi, de frayeur, je fais un bond de trois mètres. Heureusement, la fiole avec le précieux ADN est immobile sur la table.

Je crois que je vais tuer Dieu, mon cœur bat à 350 pulsations par minute et mon sang s'est transformé en adrénaline pure.

— Je t'ai fait un café, dit-il en me tendant une tasse fumante.

Ma colère tombe d'un coup.

— Ah ça, c'est sympa.

Je fonds devant sa gentillesse. Alors, nous nous asseyons autour de la table, l'éprouvette magique trônant devant nous. En quelques minutes, une espèce de brouillard blanchâtre se forme au contact des deux liquides. Et puis, comme des

filaments d'ouate apparaissent : l'ADN de la banane.

— Hourra, crié-je brutalement d'une voix à renverser les murailles etc. etc.

Dieu renverse son café sur son péplum qui est heureusement en tissu intachable.

— Hourra quoi ?

— Regarde cet ADN comme il est beau.

Dieu prend l'éprouvette la tourne dans tous les sens et dit :

— Ben oui, un bête ADN de banane quoi.

— Pas si bête que ça.

— Pourquoi ?

— Il y a 40 % de gènes communs entre l'ADN de la banane et celui de l'homme.

— Ça ne m'étonne pas, dit-il d'un air narquois, avec les singes, ça frise même les 99 %.

— Oui, c'est bien connu, on descend du singe que Dieu a fait à son image.

— Jacques, tu dis ça pour me faire de la peine mais en réalité, tu n'y connais rien !

— Je n'y connais rien, je n'y connais rien ?

J'en suis tellement vexé que je rajoute, en commettant une grave erreur :

— Pose-moi une question, n'importe laquelle. Tu verras si je n'y connais rien !

— C'est quoi une mitochondrie ?

Gloups.

— Une mytho quoi ?

Alors Dieu part de ce grand rire bon enfant qu'il adopte quand il réussit à rouler Satan,

ce qui est difficile, ou à emmener un trader en enfer, ce qui est un jeu d'enfant.

— Jacques, quand tu seras un peu moins ignorant, on reprendra cette discussion.

Et il s'envole avec un bruit de moteur Ferrari Berlinetta F12, car depuis qu'il l'a vue sur Internet, il rêve d'en conduire une.

Moi, je suis vexé à mort.

Je passe le reste de la journée et toute la nuit devant mon écran. Google surchauffe depuis que je suis connecté. À mon avis, je dois monopoliser 90 % des ressources du serveur et mon imprimante n'en peut plus de cracher des pages html, des fichiers pdf et autres images. Je prends les six rames de papier noircies par une imprimante épuisée et j'avale le tout (intellectuellement, s'entend, c'est une image... je dis ça pour ceux qui me prennent un peu trop à la lettre). J'apprends avec stupéfaction que le premier zouave qui a parlé de « cellules » est Robert Hooke quand il a observé il y a plus de trois cents ans la structure des bouchons de liège. Moi, quand je me mets à observer des bouchons de liège, c'est que je suis moi-même dans une cellule... de dégrisement, bien entendu.

Il y a aussi ce brave moinillon Mendel qui, pour démontrer de manière statistique les lois de l'hérédité, plantait des petits pois à tour de bras dans les jardins de son monastère. Tellement à mon avis que les

moines ont dû être saturés et que la couche d'ozone a dû en prendre un coup. On aurait pu, à l'époque, accuser la révolution industrielle de polluer notre planète mais non, c'étaient les pois de Mendel.

Mieux encore : nous sommes fiers de nos 46 chromosomes mais savez-vous que la vache en a 60 et la carpe 104 ? Pourquoi je dis ça, moi, ça n'a aucun intérêt, juste pour montrer que je me suis écarquillé les yeux à lire tout ça.

Je pourrais aussi vous parler des eucaryotes, de l'hétérochromatine, du génotype, du phénotype, de la gamétogenèse, de la guanine, de la cytosine, des télomères, des histones et de ces fameuses mitochondries dont Dieu s'est servi pour me piéger. Là, je mélange tout et je me fais une soupe biologique pour me mijoter les neurones.

Je pourrais aussi vous parler de Thomas Morgan qui a étudié les mouches aux yeux blancs, de la double hélice de Crick et Watson, de la synthèse des protéines de Jacob et Monod ou du premier brevet pour un être vivant génétiquement modifié déposé aux États-Unis en 1997 (en l'occurrence, il s'agissait d'une bactérie qui n'avait rien demandé à personne). Je pourrais passer mon temps à ça mais cela prendrait le reste de ma vie et de celle de mes héritiers fascinés par ma monomanie.

Je laisse le soin à d'autres de narrer cette extraordinaire aventure plus amusante, à mon humble avis, que de raconter les exactions des intégristes de tout poil. Tant pis, je viens de perdre le défi que m'a lancé Horace d'Atramenta. Il voulait que je parle de tous ceux qui ont travaillé sur le sujet. Impossible, c'est au-delà de mes forces. Désolé, Horace.

N'empêche, j'ai appris plein de trucs.

Oui, les singes et nous pauvres humains, sommes cousins.

Mais nous avons aussi des points communs avec la souris avec laquelle nous partageons 90 % de notre patrimoine génétique. J'ai même des membres très jeunes de la famille qui, à mon avis, ont 100 % de gènes communs avec l'objet de chez Logitech vu le nombre d'heures qu'ils passent à le caresser devant l'écran. Je précise pour les mémés vieillissantes mais à la libido restée juvénile que Logitech est un fabricant d'accessoires informatiques et non de sextoys.

La surprise vient que de ce que la mouche partage aussi 40 % de son génome avec nous, autant que la banane et que même les bactéries seraient de très lointaines cousines.

Alors, mais alors ?

Aurions-nous tous un ancêtre commun ?

Cela me rappelle tout à coup un truc que

j'ai lu dans un vieux cours de chimie organique et dans un lointain passé. Je me précipite sur le livre jauni en question, oui, c'est ça : l'expérience de Miller. En 1952, ce brave homme a lâché un arc électrique dans une soupe infâme constituée d'ammoniaque, d'eau de méthane, et d'hydrogène. Je ne sais pas s'il voulait se faire une minute-soupe à la tomate mais il a obtenu des acides aminés.

Acides aminés, bases azotées, ADN, on y est, non ? Vous avez suivi le cheminement de mes neurones à jeun ?

La séquence devient claire : Big-Bang dans une soupe infâme, premier ADN, bactérie AOC, animalcule ridicule, petit poisson deviendra grand, dinosaure herbivore, singe athée, Ève mitochondriale (si, si, ça existe !), australopithèque poilu, Néanderthalien trop malin pour survivre et puis nous, Sapiens Sapiens au nombre de 7 milliards, joyeusement occupés à s'étriper à cause de Dieu, d'Allah ou de Charlie Hebdo. Bon sang mais c'est bien sûr. Le voilà, le fond de l'affaire. Donc, tout au début, il devait bien y avoir une sorte d'ancêtre unique fait de quelques bouts de chandelle mâtinés d'acides aminés et de sauce tomate.

Cet ancêtre a un nom. Je viens de le découvrir dans l'une des 3000 pages Wikipedia que je viens d'imprimer.

Suspense.

J'attends Dieu de pied ferme. « Au début était le Verbe » qu'ils ont dit. N'importe quoi.

Le voilà.

— Jacques, tu as l'air fatigué.

Fatigué, oui, des cernes aussi grands que les cratères sur la Lune, mais hyper-content.

— Non, non, ça va.

— Jacques, tu as cet air triomphant qui ne me plaît pas, tu as quelque chose à me raconter ? Une connerie de mes ouailles ? Une interview de l'Archevêque de Lyon ?

Je lui sers une tasse de son café préféré.

— Tu es bien aimable aujourd'hui. Tu as quelque chose à me demander comme tous ces crétins qui veulent gagner au loto ou dézinguer leur belle-mère ?

— Dieu, qu'est-ce qu'il y avait au début ?

— Au début de quoi ?

— Ne joue pas au plus malin, tu sais bien, au début de tout, quand ça a pété un grand coup.

— Au début était le Verbe...

— Non non non non... ça, c'est pour les couillons qui croient encore à ce que tes ouailles écrivent dans leurs bouquins.

— Au début-début ?

— Oui.

— Ben, c'était moi, Dieu.

— Et bien non !

Le triomphe m'étouffe. Je dois briller de tous mes feux intérieurs vu que ma température corporelle doit atteindre les 99 °C juste avant l'évaporation totale.

— Non ? Comment ça, non ?

— Je sais qui était au début.

— Et c'est qui, Monsieur-Je-Sais-Tout ?

— LUCA

— Lucas ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il vient foutre là-dedans, lui ?

— C'est le premier. Le tout premier.

— Mais il est mort à Nagasaki en 1637 !

Je sens qu'on ne s'est pas compris, la langue française ayant des ambiguïtés qui font son charme.

— Tu parles de qui ? demandé-je, stupéfait.

— Mais de Saint Lucas ! Celui qui a été zigouillé au Pays du Soleil Levant pour avoir essayé de convaincre les Nippons de ne manger du poisson que le vendredi !

— Mais je ne parle pas de lui, mais de LUCA... L.U.C.A. ! C'est une abréviation.

— Une abréviation de quoi ?

— The Last Universal Common Ancestor, notre ancêtre à tous, le tout premier !

— Adam ?

— Mais non, pas Adam, bien avant lui : l'Ancêtre Commun de tous les êtres vivants !

— Ah ? Tu veux parler de Moi ?

Dieu met des majuscules quand il parle de lui.

Il y a des jours où tout est difficile. Vous croyez tenir le bon bout, les acides aminés, l'évolution, la sélection, la génétique et tout ça, vous croyez arriver au Big-Bang et paf ! Dieu se pointe pour ravir la vedette, le Muscadet de messe et le pain azyme.

Mais ça me donne une idée. Peut-être que c'est l'heure de Vérité avec un grand V ?

Je regarde autour de moi. Ah oui, là, il y en a. J'en prends un.

— Jacques, qu'est-ce que tu fais avec ce coton-tige ?

Je m'approche de lui, j'ai vu comment on faisait dans les films policiers. Un petit coup de coton-tige dans la bouche et hop, l'ADN est capturé ! L'ADN de Dieu, la preuve ultime !

Mais Dieu n'est pas vraiment quelqu'un qui collabore facilement dans les expériences scientifiques. Il aurait même tendance à les perturber, Heisenberg pourrait vous en parler mieux que moi.

Là, il est carrément fâché.

— Jacques, tu es un insupportable non-croyant, athée, agnostique, matérialiste et hédoniste. Je préfère m'en aller. A-dieu.

Dieu s'envole dans un grand tumulte d'ailes froissées. C'est le bruit qu'il fait quand il est vexé sinon il préfère Aston Martin ou Ferrari comme vous le savez déjà.

Mais je n'ai pas perdu la partie, j'ai ma petite idée.

La tasse. Sa tasse.

Je mets des gants Je prends un sac en plastique stérile, et j'y mets la tasse de Dieu.

J'ai trouvé l'adresse du laboratoire sur Internet.

Ça va me coûter toutes mes économies et les yeux de la tête mais enfin, je saurai.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Plusieurs jours plus tard, je reçois les résultats de l'analyse. Stupéfiant ! Mon cœur bondit d'allégresse. Je le tiens ! Je le tiens ! C'est encore mieux que ce que j'espérais.

J'exulte, je crie :

— Dieu ?

— Oui, Jacques ?

— Ça y est, j'ai les résultats !

— Quels résultats ?

— Ton ADN !

— Tu as fait analyser mon ADN ?

Sa voix fulminante fait vibrer mes fausses dents qui claquent de peur.

Je lui avoue tout : la tasse, le sac en plastique, le labo. Il est de plus en plus sombre ce qui, pour un être de lumière, donne toujours un effet étonnant.

Il se calme, atterrit doucement dans la cuisine.

— Et alors ? C'est quoi le résultat ?

Je lui tends la feuille en ajoutant avec les trompettes du triomphe dans ma voix :

— Tu n'as pas d'ADN.

— Je n'ai pas d'ADN ?

— Non.

— Pas le moindre petit acide aminé ?

— Non.

— Donc, je n'existe pas.

— Exact.

— Qu'en tires-tu comme conclusion ?

— Que tu n'es pas LUCA, que tu n'es pas l'ancêtre de la Vie et donc que tu n'existes pas !

Silence. Et puis...

Pouf.

Dieu disparaît dans un petit nuage de gaz carbonique et d'azote.

Dieu n'existe pas. Je le savais et Sartre aussi mais là, j'en ai maintenant la preuve, la démonstration la plus scientifique qui soit. Écrivain raté mais futur Prix Nobel !

Je me sens bien. Je suis li-bé-ré. Plus de commande pharaonique chez mon fournisseur de capsules, plus de cauchemars avec des bananes intégristes, plus de discussions sans fin, plus de monologues de monomaniac.

Tiens, je vais me faire un petit verre de porto. Millésimé, J.W. Hart, 1981.

Juste pour faire transiter voluptueusement dans mon gosier un calisson ou deux, ceux de la Mère Béchard.

Enfin je suis au paradis !
Je prends la boîte de calissons.
Elle est vide.
Plus un seul calisson !
Vide ? Pas vraiment.
Il y a un post-it collé au fond de la boîte.
Je m'attends à quelque chose du style «
signé Arsène Lupin, le Dieu des voleurs »
ou « Dieu vous le rendra au centuple ».
Mais rien, pas un mot, pas un signe, pas un
« lol » ni « mdr » même pas le moindre
smiley.
Et je le sais déjà : pas d'ADN non plus.
Le crime parfait.
Rogntudju ! Il va m'entendre, demain !



11. Dieu et Charlie Hebdo

Note liminaire : si vous lisez ceci avant le 12 décembre 2012, vous vous souviendrez probablement du bruit fait autour de la publication par Charlie Hebdo de nouvelles caricatures antireligieuses. Vous ne pourrez pas lire ceci après le 12 décembre 2012 car, si l'on en croit des intégristes mayaphiles, vous serez tous morts et moi aussi.

L'homme éclate de rire.

Nous sommes le vendredi 21 septembre 2012 et c'est un jour comme un autre.

Enfin, pour une très large majorité d'entre nous.

À titre indicatif, le 21 septembre, c'est la journée Alzheimer et je ne sais plus pourquoi je dis ça... parce que je suis probablement déjà concerné.

Non, en fait, je veux parler d'autre chose. Je veux parler de Charlie Hebdo et donner mon avis que je juge particulièrement éclairé mais dont tout le monde se fout, sauf moi, ce qui constitue à mes yeux une raison valable pour persister.

Les imams sont nerveux en ce vendredi, jour de prière, car ils doivent demander à leurs fidèles de rester calmes alors que le monde musulman ne demande qu'à en découdre.

Marine Le Pen est très nerveuse en ce vendredi car elle n'aime pas le poisson pané que lui impose l'Institut Catholique Civitas et parce qu'elle va demander à ce qu'on enlève la kippa et le voile dans les rues.

Je suis moi-même très nerveux pour deux raisons. La première est vestimentaire. Il m'arrive de bricoler en été et de porter une vieille casquette qui a perdu sa visière et qui ressemble donc furieusement à une kippa. Par contre, en hiver, ma calvitie supporte mal le mistral glacé et il m'arrive ainsi de me nouer une grande écharpe en laine autour du crâne. Alors, on me prend facilement pour un uléma récitant à voix basse quelques sourates du Coran. Bref, été comme hiver, si la Marine prend le pouvoir, je serai inéluctablement envoyé dans un Penlag, version améliorée des stalags et autres goulags de ses illustres géniteurs spirituels. Cette perspective ne réjouit que mes héritiers qui voient là un espoir légitime de me voir disparaître avant l'heure que je me suis fixée.

Je suis nerveux pour une autre raison.

À cause de l'homme qui vient d'éclater de rire.

C'est mon libraire.

Je viens de lui demander s'il avait encore un exemplaire du Charlie Hebdo d'il y a deux jours, vous savez, celui avec les caricatures de l'un ou l'autre des guides spirituels de populations manquant de self-control et de lecture humoristique.

Il en rit encore, le bougre. Il s'essuie les yeux.

— Mais Jacques, je ne les avais pas encore eus qu'ils étaient déjà partis !

Rappelez-vous : on n'est pas loin de Marseille, ici. Le futur est souvent avantageusement remplacé par le passé ou vice-versa.

— Mais ils ont dit qu'ils allaient en ressortir 70 000 exemplaires !

— Mon pauvre ami, les « Parisiens-têtes-de-chien » (rappelez-vous : ici, c'est le Sud) vont se les arracher. On n'aura même pas un lambeau de dernière page.

Je suis très ennuyé.

On a tellement parlé de cette affaire que j'aurais bien voulu me faire une idée personnelle de la chose et accessoirement, rire un bon coup, ce qui augmente l'espérance de vie des vieillards soutenus par des cachets colorés et par des compléments alimentaires protéinés pour garder une forme gérontolympique.

---Aparté---

Un jour, on créera les jeux gérontolympiques et je m'inscrirai au lancer du petit pois avec une petite cuillère dans la bouche vu que ma paraplégie sénéscente m'empêchera de concourir aux 10 mètres chaise roulante lancée.

---Fin de l'aparté---

Je rentre à la maison, le rire du libraire résonnant encore douloureusement à mes oreilles et je pénètre dans la cuisine pour me préparer un café Calypso relevé d'amaretto et de rhum. C'est le seul truc qui remplace efficacement le Prozac à forte dose.

Évidemment, Dieu est déjà là.

Il a fait chauffer la machine, a préparé le rhum et l'amaretto. Il a dû sentir mon désarroi. Mais ce qui me surprend le plus, c'est que Dieu lit.

Dieu lit rarement. De temps à autre, il jette un œil sur mes âneries et tempête comme un Musulman qui vient de lire Charlie Hebdo.

Eh bien voilà, quand on parle du loup, il peut y avoir deux loups : Dieu et Charlie Hebdo.

— Tu as trouvé un Charlie Hebdo !!!

— À Dieu, rien n'est impossible, pontifie-t-il avec une pointe d'arrogance.

— Quand tu auras fini, tu me le prêteras ?

— Non.

Cette histoire devrait s'arrêter là. Dieu refusant de me prêter son Charlie Hebdo, que me reste-t-il à dire ?

Eh bien non, j'avale le Calypso d'une seule traite, j'attends quelques minutes et je sens une douce chaleur m'envahir. Ça va mieux.

— Pourquoi tu ne veux pas me le prêter ?

— Pourquoi tu veux le lire ?

Toujours cette manie de poser une question en réponse. Je vous jure, c'est exaspérant.

— Pour me faire une idée.

— À propos de quoi ?

Aaargh, je crois que je vais le tuer.

— À propos de ces caricatures qui fâchent tant les Musulmans, les Juifs et même quelques Catholiques qui n'aiment pas qu'on se moque des dieux quelle que soit leur couleur.

Dieu ne m'écoute plus. Il a tourné une page et il rit.

— Tu ris ?

— Oui, c'est rigolo, ces dessins.

— Mais ce sont des caricatures qui offensent l'image des dieux, de la religion et tout ça !

— C'est toi Jacques qui me parle comme ça ? Toi qui me renies ou me dénies toute existence ?

Il n'a pas tort et je suis un peu embêté.

— Mais quand même, dis-je, est-ce qu'on peut rire de tout ? Avec n'importe qui ? Les

vieux anarchistes disent que c'est sain, les bonnes âmes disent qu'il ne faut blesser personne. Les uns disent qu'on est irresponsable, les autres qu'on doit mériter sa liberté.

— Mais toi, qu'est-ce que tu en penses ?

— Je me dis que je n'aime pas qu'on se moque de moi ou qu'on raconte n'importe quelle ânerie.

— Quelle ânerie par exemple ?

— Au hasard ? Que Dieu existe...

— Oui, ça me paraît une ânerie mais qui es-tu pour juger à la place des autres, ne faut-il pas laisser les gens choisir leur mode de consolation et de consommation ? Tu te goinfres bien de calissons, toi !

Je n'avais pas pensé à ça. Comparer une messe avec encens et curé à une boîte de calissons ? Oui, c'est vrai après tout, à chacun ses croyances.

Mais s'il y avait des caricatures de calissons, est-ce que cela me blesserait ? À dire vrai, pas du tout. Mais peut-être que j'ai une peau d'ours et que je suis un être indifférent à trop de choses. Il y a peut-être des êtres sensibles qui aiment les calissons et qui ne supporteraient pas que Charlie Hebdo publie des dessins de calissons en train de se pendre dans une prison de Poutine ou de se faire sauter par des Bêtises de Cambrai nymphomanes.

— Jacques, tu penses trop.

— Oui, mais je voudrais savoir, tu me le prêtes, ton Charlie Hebdo ?

— Non.

Et il continue de le lire, en ricanant doucement.

— Mais toi, tu en ris ! Tu te moques de la religion, de Moïse ou de Mahomet !

Dieu soupire et pose le journal.

— Je me moque des hommes, Jacques, tout simplement.

Voilà, il nous a créés à son image, il a fabriqué Adam, lui a piqué une côtelette pour modeler Ève la pulpeuse, il leur a envoyé le serpent, la pomme et tout le toutim. Pire : il leur a inséminé des enfants qui se sont chamaillés comme des banlieusards shootés à la coke. Abel, là, le faux-cul qui joue au bon élève et Caïn que les grimaces hypocrites de son frère rendent fou. Et puis, pas une nana à l'horizon. Comment ils vont faire pour s'assurer une descendance de quelques milliards de crétins ?

L'enfer, quoi.

Et puis maintenant, Dieu dit qu'il se moque de nous ?

Serait-il de mauvaise foi ?

Après un self-brainstorming tumultueux de plusieurs minutes, je dois admettre qu'après tout, il a un peu raison.

Mais j'aimerais quand même bien lire le Charlie Hebdo, ne fût-ce que pour rigoler

un coup, moi aussi.

— Dieu ?

— Non.

À ce moment-là, mon smartphone sonne. Le dernier jingle de Rihanna.

— C'est pour moi, dit Dieu, en m'arrachant l'objet des mains.

— Comment pour toi ?

— C'est une alerte Ebay.

— Une alerte Ebay... mais je n'ai enchéri sur rien !

— Non, c'est moi... aaaah... voilà... c'est bien.

Il me tend le smartphone.

— Lis, dit-il.

Un mail s'affichait sur l'écran : « De Ebay.fr à Dieu :

Bonjour Dieu,

Votre enchère a été confirmée et vous êtes le meilleur enchérisseur. Vous pouvez optimiser vos chances de remporter l'objet en augmentant votre enchère. Objet : Charlie Hebdo, Intouchables-2, votre enchère est actuellement à 49 euros ». (1)

Il me reprend le smartphone. Ce dernier bippe à nouveau au bout de quelques secondes.

— Voilà, dit Dieu, j'ai gagné l'enchère.

— Et alors ?

— Tu veux mon Charlie Hebdo ?

— Oui.

— C'est 49 euros et je ne te compte pas les

frais de port.

Dans la vie, il y a des moments de grande solitude. Par exemple, quand on découvre que le Père Noël n'existe pas ou pire : qu'il décide de s'attaquer à vos retraites, déguisé en François Hollande.

Et surtout quand vous découvrez que Dieu est vénal.

Je prends mon portefeuille et je lui tends 50 euros.

— Garde la monnaie, lui dis-je... pour tes bonnes œuvres.

Il me tend le Charlie Hebdo.

En fait, je n'ai plus envie de le lire. Je n'ai plus envie de rire. Je me sens terriblement triste. Dieu est le veau d'or, l'idole des traders, l'icône de Bernard Lawrence Madoff.

Le soir venu, je me bourre la gueule en vidant une bouteille d'apéritif sans alcool. L'effet placebo aidant, je passe la nuit à ronfler comme un loir suicidaire.

Le lendemain, Dieu n'est pas là et mon moral est au plus bas.

Décidé à me retirer loin du monde dans un ermitage abandonné par des anachorètes ayant gagné au loto, je me fais un déca.

C'est alors que j'aperçois un colis sur la table.

J'ouvre.

Une montagne de calissons... je me remplis les poumons de leur parfum subtil... la cardamome et l'eau de rose... l'ambrosie des dieux...

Il y a aussi un post-it.

« À déguster en lisant le Charlie Hebdo, signé : Dieu qui te le rend au centuple ».



(1) Le 25 septembre 2012, il y avait plusieurs Charlie Hebdo en vente sur Ebay. L'enchère la plus élevée était à 49 euros.

Table des matières

MES DIALOGUES AVEC DIEU.....	5
1. DIEU EXISTE-T-IL ?	6
2. DIEU ET LE PETIT SANGLIER.....	13
3. ET DIEU N'ÉTAIT PAS LÀ.....	28
4. DIEU À AGHMAT.....	33
5. DIEU ET LES VACANCES.....	48
6. DIEU ET LE VOISIN DU BAS.....	59
7. DIEU ET LA LOI DU PLUS GRAND NOMBRE.....	67
8. DIEU ET LES MAGASINS DE BRICOLAGE	83
9. DIEU ET GÉRARD M.....	93
10. DIEU ET L'ADN DE LA BANANE... ..	105
11. DIEU ET CHARLIE HEBDO.....	122